CONFÉRENCES

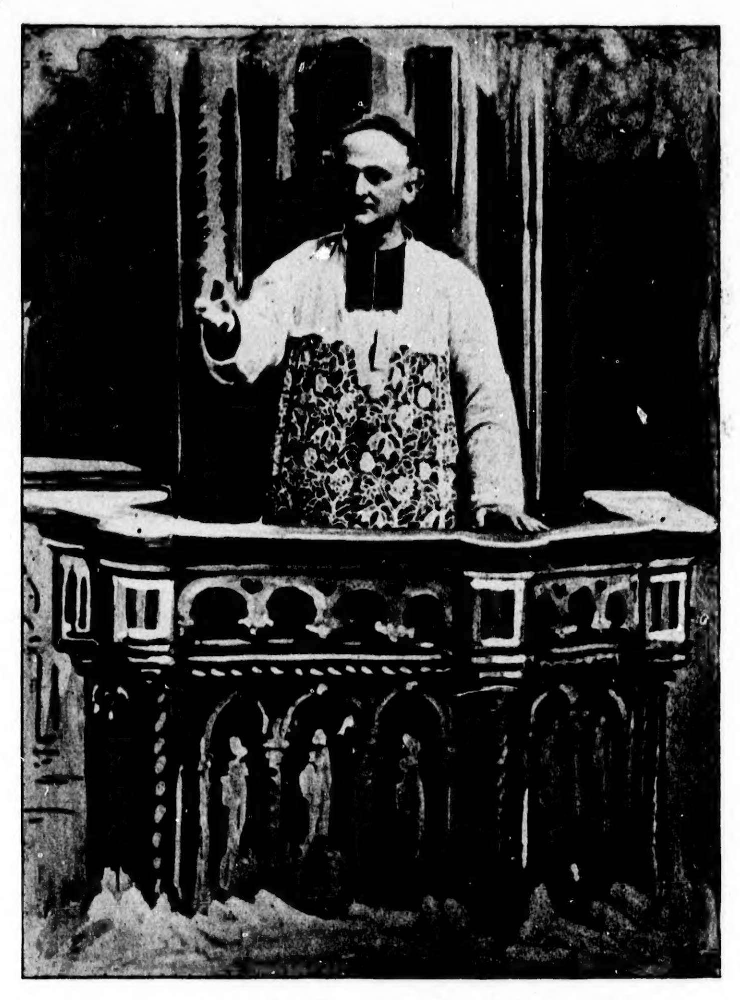
— DE —

NOTRE-DAME DE MONTRÉAL

Permis d'imprimer.

F. Bourgeault, Ptre,
Vicaire capitulaire.

Archevêché de Montréal,
21 avril 1897.



M. le chanoine de Montigny.

250.3
M76co

M. le chanoine de Montigny

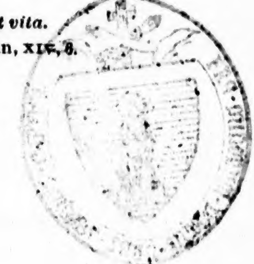
CONFÉRENCES

— DE —

NOTRE-DAME DE MONTRÉAL

CARÊME 1897

Ego sum via, et veritas, et vita.
Saint Jean, XIV, 6.



Bibliothèque

MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul

1897

BX 1756
M6

158409

109

PRÉFACE

La brochure que nous offrons au public contient la série des conférences de la station du carême 1897, donnée à Notre - Dame par M. le chanoine de Montigny.

Le mérite intrinsèque de ces conférences, le désir souvent exprimé d'en renouveler les heureuses impressions, nous ont déterminé à les publier, afin de rendre plus durable le fruit de cette prédication vraiment évangélique, et d'en faire profiter ceux même qui n'ont pas eu l'avantage de l'entendre.

On se souvient, en effet, des foules immenses qu'attirait la parole de l'éloquent prédicateur.

Cette publication ne peut avoir la vie et la chaleur que lui donnaient la parole de l'orateur et la présence de son auditoire ; nous croyons cependant que le public la lira avec fruit et édification.

Pour accroître l'intérêt, nous y joignons le portrait du prédicateur, une notice biographique et l'appréciation littéraire de son talent oratoire, que nous communique un de ses amis.

Nous terminons par quelques-uns des comptes rendus publiés chaque semaine par la presse catholique, qui rendent si bien les émotions des auditeurs.

Il ne faut pas croire, cependant, que le fruit de la station du carême se borne au bienfait des conférences du dimanche.

Il y a eu celui des conférences du vendredi adressées aux dames sur la question actuelle et capitale de l'éducation ; il y a eu celui de la retraite faite aux hommes pour les préparer à la communion pascale.

Tout cet ensemble constitue une œuvre de haute portée sociale, morale et éminemment civilisatrice.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Né à Agen, le 13 mai 1848, M. le chanoine de Montigny fit ses études littéraires au collège de Saint-Joseph de Tivoli, que dirigent les révérends Pères Jésuites, à Bordeaux. Après avoir pris ses grades dans cette institution, il entra au grand séminaire des messieurs de Saint-Sulpice, dans cette même ville, pour y faire son cours de théologie.

Ordonné prêtre en 1875, à Bordeaux, par le cardinal Donnet, M. l'abbé de Montigny voua les prémices de son sacerdoce à l'enseignement de la jeunesse chrétienne.

Après l'expulsion des Jésuites par les décrets de 1880, il prit la direction du collège de Tivoli, qu'il garda jusqu'en 1889, époque où il fut nommé chanoine titulaire de l'insigne cathédrale de Saint-André de Bordeaux, et se consacra désormais à la prédication.

Après avoir prêché des stations à Saint-Louis des Français, à Rome, et dans les principales églises de France : à Montpellier, à Quimper, à Besançon, etc., etc., l'éloquent prédicateur vint prêcher un premier carême à Notre-Dame de Montréal, en 1894. Son renom d'orateur et le bien produit alors par sa parole l'ont ramené au milieu de nous, cette année, pour une seconde station quadragésimale.

M. le chanoine de Montigny est le secrétaire particulier de l'éminent archevêque de Bordeaux, le cardinal Lecot, si connu en France par son attachement à Léon XIII et son dévouement aux classes ouvrières.

APPRÉCIATION LITTÉRAIRE

Vir probus dicendi peritus.

Pour l'antiquité, le bon orateur a été "l'homme de bien habile dans l'art de la parole."

C'est avec ce cachet tout particulier que se présente à nous l'orateur de Notre-Dame, le prédicateur de la station du carême de 1897, et c'est pour cette raison qu'il laissera sa marque accentuée.

Il a été par excellence l'homme bon, l'homme qui se donne de tout cœur à son auditoire, l'homme affable, l'homme des égards et des convenances, l'homme qui plaît, parce que, avant tout, il possède le rare talent de se faire aimer, sans le chercher. Il est trop profondément pénétré de la grandeur de son apostolat, pour s'abaisser à de si petits calculs.

De ce fond de bonté et de générosité jaillit toute son éloquence.

D'abord le choix du sujet de la station : Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie de l'humanité.

Puis, cette fécondité merveilleuse qui appelle à son secours les richesses de tant de lectures et d'études variées, toutes faites au point de vue de la chaire, et pour servir au salut des âmes, en guérissant leurs profondes misères.

De là ces exemples frappants, ces comparaisons, ces rapprochements ingénieux, ces jets de lumière empruntés aux Livres saints, aux Pères de l'Église, à la raison chrétienne, qui amènent la persuasion mieux que les arguments les mieux tissés de la logique et de la métaphysique humaine.

De cet amour de l'homme se sont échappés ces battements du cœur, ces transports et ces élans de zèle, ces délicatesses de langage attentives à ne laisser échapper aucun mot blessant qui puisse donner l'éveil à la susceptibilité la plus raffinée.

De là cet attrait, cette sympathie générale qui attirent constamment et qui charment.

Pendant son court séjour à Montréal, l'orateur s'est adressé aux auditoires les plus variés d'hommes, de femmes et d'enfants ; tous, il les a charmés, encouragés et affermis dans le bien contre toutes les luttes de la vie ; il les a laissés heureux !

A son tour, qu'il soit heureux dans ses voyages, dans ses courses et dans ses travaux apostoliques ! Voilà ce que nos cœurs reconnaissants souhaitent au bon, au pieux, au vénérable chanoine de Montigny, dont le souvenir nous restera comme un parfum de la bonne odeur de Jésus-Christ qu'il nous a appris à aimer davantage.

AD MULTOS ANNOS !



CONFÉRENCES

— DE —

NOTRE-DAME DE MONTREAL



CAREME 1897

Première Conférence. — 7 mars 1897.

Jésus-Christ Sauveur.

Jesus Christus, heri et hodie, ipse et in saecula.
Épitre aux Hébreux, XIII, 8.

Ce texte de l'épître aux Hébreux reste, dans sa simplicité, le plus beau panégyrique du Dieu fait homme. En trois mots d'une sublime profondeur, saint Paul dessine l'incomparable figure de Jésus-Christ, précise son rôle dans l'humanité, définit son carac-

tère, en l'élevant au-dessus de toute créature fatalement dominée par ces trois termes qu'il appelle en témoignage de la divinité de son maître.

L'Apôtre vient de prouver la réalité du sacerdoce de Jésus-Christ, il en a établi la supériorité, par ses innombrables bienfaits, et il résume tout dans cette affirmation qui embrasse l'histoire du passé et les révélations de l'avenir. Oui, Jésus-Christ domine les deux versants de l'histoire humaine, l'un de l'*attente*, l'autre des *révélations*.

Christus heri : Il était hier dans les quarante siècles de la vie d'un peuple qui est, selon la parole d'Augustin, pleine du Messie annoncé, figuré par tous ses grands hommes. Il était hier dans les manifestations de sa vie publique, les humiliations et le sang du Calvaire, les gloires incomparables de la résurrection.

Christus hodie : Il est aujourd'hui dans cette Église qui a porté sa parole dans tout

l'univers connu et qui s'avance, une croix à la main, malgré toutes les négations de l'orgueil et toutes les révoltes de la passion.

Christus et in sæcula: Jésus-Christ sera dans les siècles des siècles, car il a pour lui, avec les promesses divines, ce double témoignage du passé et du présent qui s'impose dans les faits et affirme un principe supérieur à la nature.

Ce trait de génie ouvre, sur l'histoire du monde, des horizons illimités qui inspirèrent aux Chrysostome, aux Augustin, d'immortels chefs-d'œuvre, mais en laissant aux générations qui passent des régions toujours inexplorées, comme ces fleuves dont les rives s'élargissent, tandis que leurs eaux baignent des terres encore inconnues. Cette parole de l'Apôtre servira de thème à nos conférences : on ne peut redouter l'accusation de redites dans les discours quand elles se trouvent dans les faits.

Tout mon dessein, avec l'appui de votre

bienveillance et de votre intelligente attention, est de montrer que Jésus-Christ, Roi et Sauveur des âmes régénérées par sa parole et par son sang, ne fut jamais plus nécessaire qu'à la fin de ce dix-neuvième siècle ; que seul il tient la solution des problèmes sociaux qui pèsent sur nos têtes, et que seul il peut apporter le remède efficace au mal qui nous travaille.

Puis-je taire, nobles frères du Canada, les émotions profondes que j'ai éprouvées en revenant sur votre terre si aimée de la France et de l'Église ? Jésus-Christ a eu pour vous un amour de prédilection ; son verbe et son sacrement vous ont travaillés dans la foi et dans la grâce ; l'unique désir de mon âme est de vous rapprocher de ce Dieu fait homme qui fera la gloire de vos foyers et l'indépendance de votre patrie.

I

Chistus heri.—La grande erreur contemporaine, qui fut plus ou moins celle de tous les siècles, est la négation de la divinité de Jésus-Christ.

Les fils de l'esprit de mensonge, qui fut homicide dès le premier jour, ne reculent devant aucun moyen pour atteindre leur but : détruire le règne de Jésus-Christ, *Nolumus hunc regnare super nos.* [1] Toutes les négations sont admises, même les plus contradictoires, comme au tribunal de Caïphe. L'histoire a des lois, on les viole ; des faits, on les dénature ; des dates, on les supprime. La fraude paraît-elle trop grossière, on dogmatise, au nom des aspirations du présent, pour affirmer que Jésus-Christ et son Église ont une marche trop

[1] S. Luc, XIX, 14.

alourdie pour suivre le progrès des sociétes nouvelles : " Votre temps est passé ; vous avez été pour les sociétés à l'état d'enfance, cette femme bonne et aimée qui veille près des berceaux et charme, avec des chansons, les impuissances du premier âge, mais qui n'a droit qu'au souvenir respectueux de la virilité. Retirez-vous, nous vous offrons une tombe."

Telle est l'objection, redite sous mille formes dans les revues et dans les chaires du rationalisme. Les écoles où dogmatise la science ont d'abord essayé de nier l'existence historique de Jésus-Christ. L'erreur était par trop grossière ; car Jésus-Christ, avec sa vie *anticipée*, sa vie *publique*, sa vie *perpétuée*, a tellement pénétré l'histoire, qu'il est plus facile de nier l'existence de Socrate ou de Paton, d'Annibal ou de César, que celle de Jésus-Christ, qui a un nom, une date, une patrie, des témoins et des faits capables de résister à une légende habilement

composée, et à tous les calculs d'un mythe sorti des écoles silencieuses pour entrer dans les masses crédules.

Alors, on a voulu réduire les proportions de sa figure à celle d'un homme à qui l'on voulait bien accorder une originalité sublime, une nature exquise pour en faire le plus profond des philosophes et le plus sage des moralistes. C'était oublier que, l'Évangile en mains, si vous n'admettez en Jésus-Christ le Dieu, vous êtes obligés de conclure à l'imposture ou à la folie. Suivez l'enchaînement de ces propositions que le grave Leibnitz appelait les établissements de sa foi.

1° L'œuvre voulue par Jésus-Christ, unique dans son genre et dépassant toute conception humaine : fonder un royaume des âmes sur la foi et le sacrifice, tel est le premier caractère génial de l'œuvre de Jésus-Christ.

Nulle école ne peut rien revendiquer de semblable dans ses idées.

Avant lui, qui avait entrevu seulement le but qu'il s'est posé, ou connu l'idée qu'il révèle au monde comme sienne ? Il y avait eu l'empire de la *politique*, avec ses législateurs et ses conquérants : Alexandre et César ; l'empire de la *science*, avec les sages et les philosophes : Platon et Pythagore ; il n'y avait pas celui des *âmes*, qui est le royaume de Dieu. Et, que demande-t-il à ces âmes, comme condition nécessaire, pour participer à cette vie divine ? Un acte de foi absolue, acte qui constitue, malgré tous les témoignages dont il est enveloppé, un renoncement à ce qu'il y a de plus vivant dans l'homme, avec reconnaissance du droit suprême de Dieu, maître des intelligences et des corps : *Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit.* [1]

Sur cette vérité dogmatique, il établit les prescriptions d'une morale parfaite, rigoureuse qui met un frein à toutes les passions

[1] S. Marc, XVI, 16.

qu'avait divinisées le paganisme. Bien plus, il symbolise tout son Évangile, et en résumé la perfection dans une croix faite d'ignominies et de souffrances ; il commande à tous, aux riches et aux pauvres, aux doctes et aux ignorants, de l'adorer à deux genoux, et la porter en rélalité : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.*[1] Avouez-le, c'est un rêve de folie humaine ou l'expression irrécusable d'une volonté divine.

2° Le procédé employé : négation de tous les moyens humains, des idées qui font l'opinion, du glaive qui impose les idées, de l'or qui fait la séduction. *Elegit ea quæ non sunt,*[2] s'écrie l'Apôtre, afin de révéler le Dieu.

3° Les résultats obtenus : Il a tout dominé ; et au mouvement doctrinal, au mouvement moral a répondu un mouvement social qui a créé sur les ruines du paganisme les civilisations modernes.

[1] S. Luc, IX, 23.
[2] I Cor., I, 28.

Le plus illustre des capitaines modernes, dont la gloire égale, si elle ne la dépasse, celle d'Alexandre et de César, se mourait dans une île déserte. Du haut des rochers battus par la vague écumante, il embrassait d'un long et triste regard les chemins parcourus jadis dans la victoire et déjà flétris dans l'oubli ; les royaumes qu'il avait fondés et qui n'étaient plus ; les œuvres qu'il avait créées et qui s'ébranlaient ; alors, reprenant l'Évangile qui était devenu la dernière et suprême consolation de sa vie : " Général Bertrand, disait-il, je me connais en hommes, et celui qui, comme Jésus-Christ, a dominé et domine les âmes dans l'espace et dans le temps par la vérité et l'amour toujours vivants, n'est pas un homme, mais un Dieu."
—*Christus heri.*

II

Christus hodie.— La science rationaliste veut bien accorder quelque respect à un passé qui s'impose, mais, enorgueillie de ses progrès matériels dont elle multiplie les gigantesques expositions, elle convie les jeunes générations à de nouveaux autels. Est-il encore un mystère ? J'en livrerai demain le secret. Est-il une force inconnue ? Elle sera bientôt enchaînée au char triomphant de la raison. Regardez le nouvel arbre de la science du bien et du mal chargé de fleurs et de fruits ; vous pouvez sans crainte y porter la main, mais ne nous parlez plus de mystères, de miracles ou de sacrements. Pour nous, les faits en témoignent, nous n'avons d'autre religion que la science, d'autre culte que celui du progrès ; l'homme est le Dieu de la terre : *eritis sicut dii.* [1]

[1] Gen., III, 5.

Jugeons la doctrine par les faits, l'arbre par son fruit. Sondons, s'il est possible, les abîmes creusés par l'absence de Jésus-Christ, dans l'individu, dans la famille et dans la société.

L'homme est un composé sublime où la matière la mieux organisée s'unit à un principe spirituel, pour harmoniser dans un même être, les forces réunies de la création. Ce chef-d'œuvre d'une pensée divine demandait un lien sacré pour rester dans les délicatesses fragiles de cette harmonie, et résister aux entraînements de la chair dominée par l'esprit : *Sub te erit appetitus ejus.* [1]

Ce frein fut, dès le premier jour, la grâce d'*origine ;* après la chute, les grâces de *réparation* attachées aux divers rites de l'ancienne Loi ; enfin, la grâce *sacramentelle* qui vient, à toutes les époques de la vie, pénétrer l'âme du chrétien et le rendre participant d'une vie divine : *Divinæ consortes naturæ.* [2]

[1] Gen., XIV, 7.

[2] II S. Pierre, I, 4.

Le progrès matériel, au contraire, a cherché dans la matière tout ce qui devait irriter, encore plus que satisfaire les appétits de la nature inférieure, la fièvre des émotions sensibles. On n'étouffe pas un incendie en y jetant des matières enflammables.

Reste à savoir si vous avez élevé l'homme dans cette partie supérieure de l'âme qui détermine sa grandeur morale.

Vous avez fait des programmes, nous les étudierons ensemble ; vous avez subdivisé à l'infini les diverses branches du savoir humain, mais en oubliant celle qui touche aux destinées de l'homme ; et pour me servir d'une comparaison connue, vous avez renfermé l'esprit humain dans des mines riches en métaux, mais où les horizons restent fermés sous le ciel. D'où ce scepticisme universel, maladie fatale et douloureuse qui s'attaque à la jeunesse comme un ver rongeur, et fait la flétrissure de la désespérance dans la fleur même de la vie ! Saint

Augustin a compté, dans les vieilles écoles du paganisme, plus de cent vingt-cinq systèmes sur le bonheur, lesquels pressés, serrés se résolvent en ces deux mots : *Orgueil* et *sensualisme*.

Vous avez été plus loin, en dénaturant la question des origines, et en supprimant la question de la fin. Mettez la main sur ce cœur, abime de tristesse que ne sauraient combler les bonheurs de cette vie. Vous pouvez dompter les forces secrètes de la nature, perfectionner la machine aux cent bras, multiplier tous les biens de la terre, il reste malheureux comme le géant de la mythologie. Vainqueur de tous les monstres, Hercule rugit vaincu sous la robe de Nisus qui ensanglante sa poitrine.—*Christus hodie.*

Dans la famille, terre sacrée où se gardent et se développent les recrues de l'humanité, le mal est encore plus ravageur, les impuissances de la morale indépendante plus manifestes.

Jésus-Christ, après avoir symbolisé, dans le miracle des noces de Cana, l'action transformatrice du divin dans le contrat humain qu'il élevait à la dignité de sacrement, avait établi la famille sur les assises fortes, fécondes de l'unité et de l'indissolubilité du lien conjugal. La famille devenait le plus auguste des sanctuaires avec ses ministres, son autel où les affections s'épuraient dans le sacrifice de deux cœurs. On n'a plus voulu du sacrement qui était l'autorité divine s'imposant à la conscience humaine avec les responsabilités d'un jugement à venir.

Qu'est-il resté ?

Ce qu'on ne trouve pas dans les barbaries avancées où le mariage garde toujours un caractère religieux ; il est resté un contrat d'intérêt avec une parole d'honneur.

J'ai dit et je dirai encore ce que nous pensons de l'*honneur*, cette fleur de l'humanité, mais qui a toutes les délicatesses d'une fleur, et qui ne saurait s'épanouir avec

tout son éclat et tous ses parfums sans la sève religieuse. Réduit à ces proportions, le contrat matrimonial est resté soumis à toutes les vicissitudes des milieux les plus orageux. Une parole d'homme ayant fait l'union, une parole d'homme pouvait la briser. L'amour n'était plus cette flamme divine allumée au cœur même d'un Dieu, mais l'ivresse d'une passion inconstante comme les charmes éphémères que le temps flétrit, et qui, ne pouvant plus combattre l'inexorable ennui du devoir, a fait du foyer domestique un désert aride, témoin de séparations violentes, qui a bien osé en appeler à la loi pour légitimer ses défaillances. Plus d'unité ! Plus d'indissolubilité ! Par là même, plus de fécondité ; car il faut l'amour du sacrifice dans l'homme, qui doit gagner, à la sueur de son front, le pain de la femme et des enfants ; il faut l'amour du sacrifice dans la femme, qui doit enfanter dans la douleur, et veiller dans les larmes

un berceau qui demande toutes les sollicitudes, tous les dévouements, pour grandir et se multiplier suivant la parole du Créateur : *Crescite et multiplicamini.* [1]

Voulez-vous revenir aux mœurs antiques, rendre à la famille tout ce qu'elle a perdu ? Prêtez l'oreille aux enseignements de notre grand Pape Léon XIII, qui, après avoir signalé dans son Encyclique de juin 1892, les maux dont la famille est travaillée, leur oppose l'unique remède efficace, dans la connaissance de l'Évangile et dans la pratique des vertus chrétiennes.—*Christus hodie.*

La société, sans la morale tirée de l'Évangile, et la connaissance du principe religieux, ne saura jamais expliquer ces deux termes qui résument son économie : le pouvoir et le devoir. C'est une loi historique et fatale : quand le thermomètre de la répression religieuse par la conscience s'abaisse, on voit aussitôt s'élever le thermomètre de la

[1] Gen., I, 22

répression politique par le fer. Il faut le divin dans l'autorité pour l'établir ; il faut le divin dans la pensée du sujet pour lui faire accepter la loi. Il appartenait à l'Apôtre de préciser cette doctrine avec les énergies de sa parole. L'autorité vient de Dieu dans la société, comme la paternité dans la famille : *Non est enim potestas nisi a Deo.* [1] Cet homme, légitimement élu pour commander, est ministre de Dieu, et le sujet qui s'incline n'est plus un esclave qui tremble, mais un homme libre qui obéit à Dieu seul. Ce sublime passage de l'épître aux Romains devrait être inscrit au frontispice de toutes nos constitutions modernes. Seigneur, venez à nous, car nous périssons ! L'ambition de Caïphe nous a perdus ; les séductions d'Hérode nous ont égarés ; les pusillanimités de Pilate nous ont trahis. Déjà la société s'écroule dans une immense catastrophe, tandis que le fer de la révolution brise suc-

[1] Rom., XIII, 1.

cessivement les hommes comme les mottes d'un champ dévasté : *Domine, salva nos, perimus.*[1] Qu'à votre parole, dans les sillons sanglants germent des générations nouvelles ; que les âmes éplorées espèrent en regardant le ciel ; que la famille se reprenne dans la force du sacrement ; et que la société trouve un point d'appui dans le principe divin de l'autorité.—*Christus hodie.*

III

Christus et in sæcula.—L'avenir est à Jésus-Christ. Les deux premiers termes de notre proposition suffisent à le démontrer. Jésus-Christ domine l'espace et le temps. Partout, il a changé l'idée, rectifié la notion du juste et de l'injuste, substitué l'affirmation au doute, embrassé l'humanité tout entière dans ses doctrines et ses préceptes. Après dix-neuf siècles, sur les ruines de toutes les

[1] S. Mathieu, VIII, 25.

choses humaines, ruines des hommes et ruines des institutions, nous nous trouvons en présence de ce miracle vivant qui remplace tous les autres, et reste le privilège de notre foi et le gage assuré de nos espérances.

Dès le Ve siècle, le génie d'Augustin s'emparait de cette preuve à laquelle les siècles ont ajouté une nouvelle force.“ Les premiers fidèles ont cru au corps de l'Église naissante parce qu'ils voyaient la tête ; nous, nous croyons à la tête parce que nous voyons le corps.”

Pour nous catholiques, après plus de dix-neuf siècles de luttes annoncées, soutenues, et qui ont épuisé les résistances habilement conjurées de toutes les puissances humaines : le tranchant du glaive matériel, le sophisme de l'orgueil rationaliste, les séductions du sensualisme exagéré, nous pouvons nous lever sur ces hauteurs de l'histoire qui dominent les longues vallées où passèrent suc-

cessivement tant de générations, et jeter aux adversaires de l'Église ce superbe défi : Vous parlez de décrépitude, de stérilité et de mort avec une tombe sans espérance ; il serait temps, à la fin, d'apporter des preuves à la place de rêves chimériques. En face d'un présent qui se voit, qui se touche, nous osons vous demander, avec quelque confiance, s'il est bien mort ce Jésus-Christ dont la Croix et l'Évangile sont enseignés, pratiqués, adorés sur tous les points de l'espace connu. On n'attaque pas les morts et les tombeaux ; et Jésus-Christ, avec son Église, bénéficie d'une haine implacable qui ne recule devant aucune iniquité.

Les fils de Voltaire ont renouvelé la persécution de Julien l'Apostat, et le *mépris légal* travaillé dans la calomnie et l'imposture est venu lancer ses décrets arbitraires, en excitant toutes les passions contre ce Proscrit qui s'en va non pas à la tombe, mais sur les chemins ouverts de l'humanité, pour y

recueillir ce témoignage toujours vivant de l'amour dans le sacrifice.—*Christus et in sæcula.*

D'où vient le mal qui travaille notre société contemporaine ? De l'oubli de Jésus-Christ, du mépris de ce divin qu'il était venu apporter à l'humanité déchue, par sa parole et par son sacrement, et qui devait rester la source toujours féconde d'une vie plus abondante, *ut vitam habeant, et abundantius habeant.* [1]

Il importe donc plus que jamais d'opposer à la négation antichrétienne : *Nolumus hunc regnare super nos,* [2] l'affirmation chrétienne qui fut, sur les lèvres des apôtres, le principe de résurrection et de vie : *Oportet autem illum regnare.* [3] L'heure des compromissions dangereuses, des neutralités égoïstes, des hésitations coupables est passée ; nous pouvons dire avec un homme d'État célèbre :

[1] S. Jean, X, 10.
[2] S. Luc, XIX, 14.
[3] I Cor., XV, 25.

" Le christianisme et le radicalisme se divisent le monde. D'un côté, c'est midi dans la lumière, de l'autre, minuit dans les ténèbres. Il faut choisir nécessairement entre l'affirmation du croyant et la négation de l'incrédule."

J'oublie que je suis heureusement revenu sur la terre aimée du Canada, où l'alternative ne saurait être posée devant des âmes vaillantes qui n'admettent pas qu'elle soit discutée.

Quand je relisais votre histoire avec les émotions profondes d'un amour fraternel, suivant pas à pas le développement de votre vie sociale, à chaque étape de cette ascension pénible mais glorieuse qui faisait de vous un peuple choisi, je trouvais Jésus Christ avec son Église, ses confesseurs, ses martyrs, ses vierges ; et en particulier dans cette ville de Montréal, ses prêtres trois fois vénérés dont la modestie égale la science, et qui restent un foyer d'honneur et de vertu. Oui, je

l'affirme sans crainte de contradiction, pas un progrès réel, pas une gloire de famille dont Jésus-Christ n'ait été le principe dans cette terre du Canada.—*Christus heri.*

Quand je considère le mouvement de votre vie dans la dernière période de ce dix-neuvième siècle, j'admire, avec tant d'autres, cette fermeté dans les convictions religieuses qui fait l'indépendance et l'originalité de votre caractère. Quand je pénètre avec respect dans vos foyers domestiques que consacra le sacrement de Jésus-Christ, j'y vois les berceaux se multiplier, sous le regard de Dieu, comme des fleurs chargées d'espérance.—*Christus hodie.*

Cependant, puis-je dissimuler des appréhensions pénibles ?

L'esprit du mal, fait de mensonge et de haine, est à vos frontières, comme un lion rugissant, peut-être même les a-t-il déjà franchies, sous les apparences dangereuses d'un progrès qui jette le mépris sur le passé !

Prenez garde, frères du Canada : Jésus-Christ qui a fait votre patrie noble et chrétienne ; Jésus-Christ qui a béni vos berceaux et qui garde la tombe de vos ancêtres ; Jésus-Christ doit rester le Dieu Sauveur et Protecteur qui dirigera votre marche, dans l'avenir, par la vérité et l'amour divin.— *Christus et in sæcula.*



Deuxième Conférence. — 14 mars 1897.

Jésus-Christ et la science antichrétienne.

Ego sum via, et veritas, et vita.
Évangile selon saint Jean, XIV, 6.

Dans la première conférence, nous avons appliqué à l'incomparable figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ la mesure du temps, dont on a pu dire : le temps qui purifie l'histoire et les idées est ce crible où tout passe, qui discerne la vérité des idées, la fécondité des institutions ; et, avec la parole de l'Apôtre, nous avons affirmé la divinité de Jésus-Christ, qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera dans les siècles des siècles.

Nous poursuivrons cette étude dans le détail.

Quel fut à toutes les époques, quel est, surtout à l'heure présente, l'ennemi déclaré de Jésus-Christ et de son Église ? La raison

indépendante qui redit la parole de ce roi de l'antiquité : Je m'élèverai au-dessus des astres et je serai semblable au Très-Haut. Arrêtons-nous à la porte de ce panthéon d'où l'on a chassé Jésus-Christ, et où l'on a creusé la tombe des grands hommes, comme si l'on ne pouvait dormir en paix et dans la gloire que dans les temples d'où Dieu est proscrit.

Interrogeons ces évangiles nouveaux.

Nous y trouverons : 1° une négation et une calomnie ; 2° une affirmation, et elle renferme une négation sans fondement ; 3° un envahissement exclusif suivi trop souvent de proscriptions arbitraires, et c'est un péril social.

I

Réunis dans un banquet resté célèbre, pour protester contre l'accusation formulée et prouvée de faillite, les représentants de la science athée avaient osé dire : " Nous

regrettons que ni la réforme d'Allemagne, ni la révolution de l'Angleterre, ni celle qui a fait les États-Unis, n'aient déclaré qu'elles voulaient asseoir les sociétés humaines sur le fondement solide et définitif de l'humanité. Qui sait même si la science, qui est seule au ciel et sur la terre l'immortelle bienfaitrice de l'humanité ; qui sait même si la science, maîtresse de la vie, n'en modifiera point les conditions ? si une science infinie n'amènera pas un pouvoir infini ? si un biologiste omniscient ne nous fera pas vivre toujours ? Dans tous les cas, le seul moyen d'améliorer le sort de l'homme, est d'organiser scientifiquement l'humanité en dehors des vieilles et inutiles religions." Ces paroles d'un chimiste célèbre semblent un écho du *non serviam* de l'ange déchu.

Avec tout le respect qui lui est dû, nous dirons à la science ce qu'elle est ; mais nous lui rappellerons avec toute vérité ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle ne sera jamais.

Il y a d'abord une erreur dans l'énoncé du principe.

La religion ne saurait être en opposition avec la science ou en paralyser le progrès. L'Église a toujours été la première initiatrice du savoir chez les peuples. Avec le temps, elle a bâti l'école, qui en était le contrefort.

Quant à la vieille objection tirée de l'acte de foi et du mystère, les Pères et les Docteurs l'ont mille fois résolue. La foi imposée par l'Évangile est pleine de respect pour la raison humaine, ne lui ôte rien de ce qu'elle possède en propre, et ne la prend qu'au point où elle ne peut plus rien.

Le mystère ? . . .

Toute raison supérieure parvenue aux sommets les plus élevés de la science le rencontre et doit s'incliner devant une limite qui est la démonstration la plus convaincante de l'infini !

Prenons un exemple entre mille.

L'astronomie a fait de merveilleux progrès

avec ses instruments agrandis et perfectionnés. Elle est entrée comme une souveraine dans ces espaces sans limites ; elle les a étudiés avec une scrupuleuse attention. Soixante-quinze millions d'astres gravitent dans ce monde ; la science, après les avoir catalogués, a pesé leur volume avec autant de précision que si ces globes célestes eussent été dans le plateau d'une balance. Le soleil est un million quatre cent mille fois plus volumineux que la terre, et Sirus, douze fois plus grand que le soleil. La science a calculé la marche de ces astres, mesuré les distances qui nous en séparent, et nous avons appris avec admiration que, malgré la foudroyante rapidité de ce coursier qui s'appelle la lumière, et qui parcourt soixante-quinze mille lieues par seconde, elle met, pour venir de l'alpha du Centaure, trois ans et huit mois, et des dernières nébuleuses, deux millions d'années. Merveille ! Merveille ! . . .

Mais pour expliquer cette harmonie sublime dans ces gigantesques mouvements, vous n'avez qu'un mot : l'*attraction*. Et cette loi reste un mystère pour le savant comme pour le petit peuple, quand vous n'arrivez pas à la connaissance de ce Dieu de l'attraction dont la raison démontre l'existence, mais dont la révélation peut seule dire la vie intime.

Et maintenant, si nous entrons dans le domaine de l'histoire, l'erreur devient une calomnie.

Accuser l'Église d'avoir arrêté le mouvement scientifique, c'est oublier que des prêtres, au moyen âge, ont découvert la boussole, la poudre à canon, la rotation de la terre, le mouvement des cieux ; que des génies profondément religieux : Képler, Newton, Leibnitz, Pascal, Malebranche, ont établi, au dix-septième siècle, ce grand courant scientifique. Aujourd'hui, nommer Cuvier, Élie de Beaumont, Ampère, Biot,

Claude Bernard, de Quatrefages, Dumas, Pasteur, n'est-ce pas montrer la foi unie à la science ? Chevreul n'a pas eu son œil troublé par la foi, et la foi ne l'a pas empêché de distinguer les couleurs. Secchi, malgré sa robe de religieux, a captivé l'admiration des deux mondes par cette merveilleuse machine qui fut un des attraits de nos dernières expositions. Oui, je l'affirme avec l'autorité de l'histoire : loin d'être l'abaissement de l'intelligence humaine, la foi, comme un télescope divin, en a toujours été l'agrandissement merveilleux !

II

La négation se complète par une affirmation trop prétentieuse : La science peut et doit remplacer toute religion révélée.

L'Église eut toujours le plus grand respect pour la véritable science et le vrai progrès. Les trois lettres pastorales du cardinal Pecchi, aujourd'hui Léon XIII, en sont une

preuve vivante par l'éloge qu'elles font de la civilisation moderne, l'admiration qu'elles professent pour la puissance du génie humain.

Nous ferons une première observation.

Tous les progrès de la science ont été durant ce siècle, presque exclusivement un progrès matériel. L'esprit du mal, après avoir engendré le scepticisme des philosophes, s'est emparé de la science. Il l'a violemment séparée des mondes supérieurs d'où descendaient les vérités premières qui nous éclairent sur notre origine, notre nature, nos destinées, et l'a rivée au monde sensible, à l'étude exclusive de ses éléments, de ses forces, de ses phénomènes et de ses lois. En proie à l'empirisme, elle ne veut plus que des faits, rien que des faits analysés et coordonnés. Cause et fin sont des non-sens ; il n'y a plus au monde que ce qui se voit et se touche. La physique, la mécanique, la chimie surtout travaillent à résoudre le pro-

blème de la vie matérielle, à la rendre plus facile et moins douloureuse. Fière des chemins parcourus, la science a nié toutes réalités qui ne sortaient pas de ses creusets ou de ses fourneaux. Dieu lui-même ne fut pas épargné, et elle lui a dit avec la langue des anciens ouvriers de Babel : " Nous n'avons que faire de votre providence et de vos enseignements ; nous bâtissons une tour qui déjà menace votre ciel et contre laquelle viendront se briser impuissantes les eaux de votre déluge. L'arbre de la science de vie a porté son fruit, nous l'avons mangé avec délices et nous sommes devenus les dieux de la terre : *Eritis sicut dii.*

Cependant, n'y a-t-il pas dans l'homme une partie supérieure avec ses facultés agissantes et des aspirations profondes ? Négliger l'étude du problème n'est pas le supprimer. On peut ignorer la marche des astres, la composition du soleil, si les couches terrestres se développent d'après les données

de la géologie, si les êtres organisés progressent à travers les siècles d'après les lois de Darwin. Il est une question qui s'impose, dans les deux mondes, à la conscience humaine, une question qui pèse sur toutes les têtes comme l'épée de Damoclès, la question des origines et de la fin : d'où viens-je et où vais-je ?

La science athée n'a pas plus répondu que Démocrite ou Épictète. Son matérialisme a été une honteuse négation ; son évolutionisme n'est qu'un matérialisme déguisé ou un spiritualisme indécis ; car il faut que le premier atome et le premier mouvement viennent d'une cause absolument extérieure à la matière. Et sans l'intervention d'un premier principe, le célèbre Cochin démontre, après tant d'autres savants, que vous arrivez à la matière éternelle, et que, arithmétiquement et mathématiquement, vous ne pouvez pas plus l'admettre que le mouvement perpétuel et le nombre infini.

Ici, une simple négation ne peut pas plus satisfaire l'homme qu'une vague interprétation ; car sous cette vulgaire question : *Est-ce la poule ou l'œuf qui a commencé ?* se dresse tout le problème de la vie. Laissez donc à la religion son enseignement sublime qui répond à tout et pour tous. Reconnaissez que cette admirable genèse du monde par voie de création, seule vraiment digne de Dieu et de l'homme, vaut bien, avec ses mystères, les mystères plus ténébreux du matérialisme moderne, avec cette terre qui vient on ne sait d'où ; cette génération spontanée, ces boues qui, échauffées au soleil, engendrent, sans père, sans mère, sans semences préalables, des êtres vivants. Ces êtres, vers, insectes qui pullulent, qui grandissent, qui se transforment : le ver devient aigle, et l'orang-outang, l'homme. En vérité, Pascal, ce croyant de la science, avait raison de dire : " Il est plus facile de croire que de ne pas croire."

Avec la question d'*origine*, il y a la question de la *fin*, qui domine la vie, puisqu'elle en dirige le mouvement. Ici, j'accuse la science incrédule d'une faillite totale. En venant dans ce monde, le Verbe fait chair ouvrit école, se fit éducateur pour enseigner à toute âme la vérité qui affranchit en consacrant le sanctuaire de la conscience. La science rationaliste a jeté le mépris sur cette école quand elle ne l'a pas fermée. Elle a dénigré systématiquement les civilisations qui en étaient sorties, pour revendiquer, à l'exclusion de tous, l'honneur de former les nouvelles générations. Jugeons une fois encore cette prétention, en restant dans le domaine des faits.

III

Avant d'entrer dans cette question toujours brûlante de l'éducation, il importe d'affirmer que, étant étranger à toute autre pensée, nous

resterons sur ces hauteurs sereines où les principes s'imposent à tout esprit réfléchi.

Et d'abord, j'énoncerai ces trois propositions : 1° si l'on cultive l'intelligence au détriment de la volonté, l'éducation est dangereusement incomplète ; 2° sans le principe religieux, il est impossible de former la conscience et de diriger la volonté d'où dépend la perfection morale de l'homme ; 3° enfin, pour un baptisé, le principe religieux doit être celui de la religion catholique.

Or, la science, qui avait le droit de revendiquer un rôle important dans cette formation des âmes — nul ne le conteste — a voulu s'imposer par des procédés tyranniques, et a substitué par une déplorable confusion l'instruction à l'éducation...

C'est une tendance qui domine malheureusement notre siècle : tout pour le développement de l'intelligence, presque rien pour le travail de la volonté. Les programmes du savoir sont exagérés à tel point que tous,

même leurs auteurs, constatent un surmenage dangereux, qui fatigue les organes et rompt l'équilibre qui doit toujours régner dans les facultés.

Inutiles lamentations.

Réunis en assemblée pour perfectionner par élimination, ils ne s'entendent que sur le point d'augmentation.

Pour ces sages, l'être le plus parfait est celui dont le cerveau surchauffé a le plus emmagasiné de savoir, eût-il perdu, dans ces labeurs excessifs, les qualités de délicatesse et de tact qui préparent à la famille et à la société un homme complet.

D'ailleurs, voudrait-elle former la volonté qu'elle ne le pourrait d'après ses principes.

Elle annonce une morale indépendante. Indépendante de quoi ? De la psychologie ? mais c'est l'étude de l'âme ; de la physiologie ? mais c'est l'étude du corps ; de l'histoire ? c'est elle qui regarde le passé ; de la biologie ? c'est elle qui regarde le présent. Non. Indé-

pendante de la religion qui est le commerce de l'homme avec Dieu ? Dès lors, vous ne pouvez expliquer à l'enfant la grande loi du devoir ; vous ne pouvez, ignorant sa nature déchue, donner à son impuissance le remède divin dont elle a besoin ; vous ne pouvez surtout, quand vous avez enlevé cette force de résistance qui naît toujours des appréhensions d'une vie future, lui imposer le sacrifice. S'il n'y a rien après la tombe, pourquoi obéir et pourquoi souffrir ?

Le protestant Guizot a écrit : "Il n'y a point d'éducation sans religion. L'âme ne se transforme et ne se règle qu'en présence et sous l'empire du Dieu qui l'a créée et qui la jugera." — Thiers a dit : "Créer des écoles industrielles sans enseignement religieux, c'est faire œuvre dangereuse." — L'impie Diderot a fait cet aveu : "Pour élever, ma chère fille, je n'ai trouvé, après de longues recherches, que le catéchisme diocésain." — Enfin, Victor Hugo, à une heure de bon

sens, s'est écrié : " On devrait condamner à la prison les parents qui envoient leurs enfants à une école sur la porte de laquelle est écrit : Ici on n'enseigne pas la religion."

Les conclusions s'imposent avec une rigueur absolue : pas d'éducation sans principes religieux.

C'est un fait d'évidence avec ce double caractère d'universalité et de perpétuité qui ne permet pas l'ombre du doute. Toujours et partout, la religion eut la plus large part dans la formation de la conscience humaine, où elle éveille cette parole que Dieu y déposa avec son souffle créateur, et qui est cette loi souveraine, infaillible, universelle qu'on ne lit pas dans les livres, qu'on n'apprend pas dans les écoles, mais qui a, dans tout cœur d'homme, un écho vivant. Lorsque la religion cesse de présider à l'éducation des peuples, il se produit fatalement un mouvement en arrière qui les ramène à la barbarie. Tous les peuples impies, ou si l'on veut incroyants,

ont été des peuples voluptueux, et tous les peuples voluptueux, des peuples cruels.

Permettez une comparaison vulgaire, mais expressive.

La religion met les âmes sur le rail de leurs destinées universelles ; elle oriente leur marche vers des fins supérieures et leur montre, après cette vie de luttes et de sacrifices, les horizons de l'infini. Elle fait plus que donner aux âmes une lumière, elle leur donne une double force de résistance.

La première naît du sacrement qui communique des énergies sacramentelles. Ne souriez pas. Si le surnaturel pas plus que l'âme n'est tombé sous votre scalpel ou n'a été trouvé dans le résidu de vos cornues, il n'en reste pas moins un fait d'évidence par l'action qu'il a exercée et qu'il exerce dans la moralité humaine.

La seconde, qui naît toujours des appréhensions d'une vie future, avec un juge incorruptible rendant à chacun selon ses

œuvres. Votre morale indépendante, qui tombe encore plus sous le ridicule de l'impuissance, puisqu'elle n'a aucune sanction capable de pénétrer jusqu'à ces replis mystérieux de la conscience, prononce sa dernière parole. Étonnez-vous après cela que, placés entre un berceau sans souvenirs et un tombeau sans espérance, les hommes, surtout ceux qui souffrent et qui peinent, aient le blasphème sur les lèvres, la haine dans le cœur et le mépris du droit dans les faits ! Ils sont sortis du rail pour courir aux abîmes ; ce sont les déraillés de l'éducation sans Dieu. Un homme qui a fait de grandes fautes, mais qui reste la plus grande figure de ce siècle ; qui avait pris dans ses puissantes mains le chaos révolutionnaire que lui avaient légué, à travers le sang de la Terreur et les boues du Directoire, ceux qu'il appelait des idéologues, Napoléon, voulant réorganiser l'école, disait aux esprits les plus éminents réunis autour de lui :

" Messieurs, il me faut faire des élèves qui soient des hommes, et ne croyez pas que l'homme puisse être homme s'il n'a pas de Dieu. L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre en 93 : cet homme-là, on ne le gouverne pas, on le mitraille."

Et maintenant, je rappellerai, en quelques mots, les grands principes que j'étudiais, dans cette même chaire, en 1894.

C'est par un acte de la volonté paternelle, tout aussi réel, légal, que celui de l'inscription civile, que l'enfant baptisé a été incorporé à la société chrétienne comme membre vivant de Jésus - Christ et fils adoptif de Dieu. Le père et la mère ont le droit reconnu par le suffrage de toutes les nations, de s'engager pour un fils mineur, toutes les fois qu'il s'agit d'un bien reconnu par tout homme sage. Les enfants sont tenus à remplir ces engagements, si rien n'altère le cours normal des choses. Le citoyen doit à la patrie qui garda son berceau,

le respect des lois et l'impôt du sang. Le baptisé peut-il refuser à l'Église qui bénit son berceau, le respect de ses droits et l'honneur de sa foi ?

Vous qui avez été appelés à l'honneur incomparable de la paternité, qui constitue la première et la plus noble des royautés, ne l'oubliez jamais, vous portez au front une couronne que la main d'aucun potentat ne peut toucher ; vous détenez un droit qu'aucune loi humaine ne peut violenter, parce que ce droit, antérieur à toute institution humaine, irrévocable comme la nature, immuable comme la vie éternelle d'où elle émane, crée le devoir non moins rigoureux " d'adapter, dit Léon XIII, l'éducation de ce baptisé à la fin pour laquelle Dieu l'a créé." La foi est une semence divine, qui met l'intelligence de l'homme en rapport avec l'infini et prépare dans le croyant les gloires futures du voyant. Gardez cette semence !.

L'amour divin est une fleur qui s'épanouit sur cette tige délicate.

Quand vous voulez développer dans vos climats rigoureux les plantes de notre midi, vous construisez à grands frais des serres pour les préserver contre la froidure des hivers. Je réclame pour ceux que Grégoire de Nazianze appelle des dieux en fleurs, je réclame le régime de la terre chaude.

Savez-vous où la morale indépendante et l'éducation sans Dieu nous ramèneraient ? Écoutez cette grande parole de l'histoire.

Il y avait quatre mille ans que la science s'était constituée l'éducatrice du genre humain, dans les lycées et les académies, où les sages les plus illustres enseignaient, avec la raison d'Aristote, la parole du divin Platon. Qu'avaient-ils fait dans l'ordre moral ?

Une famille déchue n'ayant plus rien de la sainteté d'un sanctuaire, avec un père tyran, une épouse sans affection, une femme

flétrie, un enfant sans respect. Ils avaient fait une société abaissée, où l'égoïsme régnait à tous les degrés. Les rois demandaient de ridicules apothéoses ; le peuple se contentait d'un morceau de pain trempé dans le sang du cirque ; l'esclave qui représentait cependant le nombre était réduit à l'état de chose, sans nom, sans affection et sans droit. L'histoire a enregistré les figures tristement célèbres des Nabuchodonosor, des Hérode, des Tibère ; et les derniers représentants de ces philosophies vaincues, Senèque et Burrhus, pâlissaient d'effroi en voyant se dresser la figure d'un parricide couronné : Néron.

A cette heure, quand les impuissances de la raison étaient démontrées, quand les vieilles académies restaient silencieuses et désertes, quand les derniers poètes pleuraient sur des ruines sans espérance, un homme vint élever une chaire d'éducateur sur les grands chemins de l'humanité. Sa

méthode n'était pas celle des philosophes. Il parlait à toutes les âmes sans distinction d'âge et de condition ; il enseignait non par d'inutiles discours, mais par l'exemple, l'humilité, l'obéissance, le travail et la douleur. Que dis-je ? Il incarna tous ses mouvements de régénération dans une chair meurtrie, et donna le résumé de son Évangile sur une croix sanglante, où tout regard peut lire le code inspiré de l'amour dans le sacrifice.

Lorsque le représentant de César vit paraître à son tribunal cet accusé qui réunissait toutes les gloires du prophète, du martyr et du docteur ; lorsqu'il vit son front couronné d'épines ; dans ses mains le sceptre de roseau ; sur ses épaules la pourpre faite de sang, il s'écria d'une voix inspirée : Voilà l'homme, *ecce homo !* l'homme arrivé à la plénitude de la perfection, l'homme modèle donné à l'humanité pour se refaire dans la virginité, l'amour et la souffrance : *Ecce homo* !

4

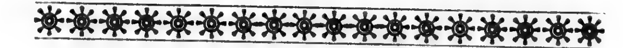
Dix-neuf siècles se sont écoulés, l'école chrétienne reste ouverte, ouverte avec son grand livre.

Le crucifix, image toujours vivante et toujours adorée, est passé des lèvres des mères sur celles des fils et a formé les grandes civilisations où le droit de la conscience s'affirme par le devoir envers Dieu. La science antichrétienne a voulu le proscrire de l'école où il donnait ses leçons dans une langue toujours entendue. Par qui l'a-t-elle remplacé ? Où est l'homme modèle pour servir de guide à la jeunesse hésitante, de frein à des passions emportées ? Prenez garde que la figure de Néron, l'enfant maudit de la volupté et de l'orgueil, ne remplace celle du Dieu fait homme, du Fils de la Vierge immaculée !

Pour vous, frères du Canada, qui avez plus que toute autre nation bénéficié de l'action régénératrice de l'Église, par vos prêtres et vos religieuses, par vos grands

hommes et vos sublimes chrétiennes, vous garderez cette image de Jésus-Christ, seul capable d'élever et de former des hommes qui seront la consolation de vos foyers et l'honneur de votre patrie !





Troisième Conférence. — 21 mars 1897.

Jésus-Christ et la liberté.

Quâ libertate Christus nos liberavit.
Épître aux Galates, IV, 31.

Le règne social de Jésus-Christ, dont nous avons étudié l'histoire féconde dans l'humanité, reste toujours la condition rigoureuse du progrès des âmes dans la connaissance du vrai et dans l'amour du bien.

Un ennemi implacable poursuit Jésus-Christ et son Église par des attaques toujours renouvelées, des proscriptions arbitraires : c'est la science antichrétienne. En relisant ses évangiles nouveaux où elle accuse la foi d'être en opposition avec la raison et le progrès, nous avons pu l'accuser d'une *calomnie* dans le principe et dans les faits.

Calomnie, lorsqu'elle accuse Jésus-Christ et son Église d'être en opposition avec la raison dont, à son sens, elle paralyserait les

efforts ; affirmation exagérée, lorsqu'elle prétend remplacer toute révélation, et, par des décrets arbitraires, proscrire Jésus-Christ et l'Église pour y régner exclusivement.

Un siècle d'expérience a démontré que l'*instruction* ne remplacera jamais l'*éducation* pour la formation complète des âmes ; que la volonté affaiblie par une déchéance originelle demande surtout à être travaillée et fortifiée ; et que sans le principe religieux, cette morale dite indépendante ne pourra jamais expliquer à l'intelligence, encore moins imposer à la conscience la double notion du devoir et du sacrifice.

Le sujet général de nos conférences m'appelle à parler des grands principes modernes dont le rationalisme s'attribue l'invention, en oubliant que tout ce qu'il y a de vrai, de juste et de beau dans ces principes, est un fruit de l'action civilisatrice de l'Évangile, qui est l'histoire de tous les affranchissements.

La révolution n'est le plus souvent que de l'Évangile aigri.

Lorsque philosophes et politiques discutaient la rédaction des immortels principes de 89, il y avait dix-sept cent quatre-vingt-un ans que la Sagesse incréée avait pris une nature humaine pour annoncer aux hommes la liberté, proclamer la plus subblime des fraternités, établir la véritable égalité.

Qu'avez-vous donc fait de plus ?

Il n'était pas nécessaire d'écrire ces trois mots sur tous les murs, d'en remplir de fastueux programmes ; il fallait, comme Jésus-Christ, les écrire dans les cœurs et les réaliser dans le sacrifice de soi-même. Je parlerai aujourd'hui de la liberté. Inutile de dire l'importance et l'actualité du sujet.

Le mot de liberté est sur toutes les lèvres et exerce, comme au temps de Bossuet, la même irrésistible séduction sur toutes les âmes. Tout relève, dans l'ordre moral et social, de cette notion bien comprise. Si

vous n'avez pas la liberté vraie, vous tomberez dans la licence ; et la licence conduit à l'esclavage. Mais le sujet a des difficultés spéciales parce que toutes les passions se sont donné rendez-vous sur ce terrain qui semble être un volcan en éruption permanente. Une fois encore, je resterai sur ces hauteurs où les principes s'affirment, sans toucher aux questions irritantes des partis.

Après avoir défini la liberté avec la théologie catholique, nous étudierons les conséquences funestes qui découlent d'une liberté exagérée ou mal comprise.

I

Dieu avait donné aux harmonies de la création matérielle et sensible une voix pour chanter le cantique de sa gloire : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.* Mais, si belle, si puissante que fût cette voix, il lui manquait une note, la plus émue de toutes : celle de l'amour dans la liberté.

Dieu fit le cœur de l'homme et il lui dit : Tu ne seras pas soumis aux rigueurs de la loi qui domine la matière, aux fatalités de l'instinct qui dirige la vie organique ; tu pourras chanter ou ne pas chanter, aimer ou ne pas aimer. L'homme, roi et pontife de la création, était libre ; l'épreuve devait donner à cette puissance sublime mais dangereuse, sa perfection qui est un mouvement sans entrave dans le bien. La prévarication, en violant le droit divin, fit de la liberté la licence.

Les représentants du rationalisme parlent aujourd'hui, comme l'ange déchu, de l'autonomie de la volonté humaine. Un génie, tout autrement autorisé que Voltaire et Rousseau, a écrit : " La liberté véritable nous est donnée non pour secouer le joug de la loi, mais pour le porter avec honneur en le portant volontairement. " Et ailleurs, Bossuet ajoute avec le docte Augustin : Chaque chose est bien ordonnée, quand

elle est soumise aux causes supérieures qui doivent dominer sur elle par leur naturelle condition."

La première et la plus dangereuse conséquence de cette prétention fut de réclamer la liberté du mal.

L'erreur et le mal, qui sont la négation même de l'ordre moral, n'ont pas de droit. On n'a jamais le droit d'agir contre sa raison et sa conscience, contre la vérité et la justice.

Il y a plus.

Si l'on va à la racine des choses, on voit que le mal ne soutient pas l'idée de choix véritable et de liberté. Il est de sa nature privatif. Les termes qui l'expriment sont des négations : *in*-justice, *in*-iquité, *in*-gratitude. A proprement parler donc, on ne choisit pas le mal, on y succombe. Il fallait dire avec la raison inspirée par la foi que le libre arbitre consiste dans le pouvoir de choisir entre deux biens. Et, de même que le jugement erroné n'est pas une qualité,

mais un défaut de la nature raisonnable, ainsi l'élection vicieuse n'est pas une qualité, mais un défaut de la nature libre. Direz-vous, ajoute l'Ange de l'école, que l'action de boiter vient de la puissance de la locomotion, ou qu'elle en est le nécessaire complément ? Non. Elle en reste le vice et la difformité. Ainsi, le libre arbitre est une propriété de la volonté pour le bien, et l'élection du mal naît de l'imperfection de l'homme faillible dans son esprit, et dont les tendances mauvaises ne sont pas conformes à la raison.

Ajoutons que, à liberté égale, le mal exercera toujours plus de séduction, plus d'entraînement ; que les partisans du mal seront toujours plus audacieux, plus dangereux, plus violents ; que Abel sera toujours la victime de Caïn, et le mal, seul maître de la liberté au détriment de la vérité et du bien.

Entrons dans le domaine pratique des faits, où nous verrons que ces théories

dangereuses ont enfanté deux excès qui constituent actuellement le péril social : la liberté sans contrôle de la presse et la liberté absolue de la conscience.

II

Si, par libertés modernes, on entend simplement désigner la faculté naturelle que l'homme a de penser, de dire et d'agir, on ne saurait réprouver comme mauvaise une faculté que Dieu nous a donnée pour le bien et non pour le mal ; mais si, par ces mêmes libertés, on veut désigner, — et c'est la pensée générale, — non seulement la faculté, mais le droit moral de penser, de dire et d'agir indépendamment des lois divines et humaines, il faut reconnaître avec l'Église que c'est l'excès le plus dangereux.

On a pu discuter dans l'école, avec des arguments pour et contre, si l'invention de l'imprimerie avait été un bien ou un mal pour l'esprit humain. Constatons seulement

avec l'histoire, qu'elle a déterminé dans les sociétés modernes une révolution universelle, créé une puissance qui domine toutes les autres, parce que, en dirigeant l'opinion, cette reine du monde, elle s'est emparée des esprits et des volontés.

L'écriture avait donné un corps à la parole, qui était elle-même le vêtement fragile de notre verbe intérieur. La presse, par un procédé aussi facile qu'ingénieux, donna à l'écriture, tracée lentement et péniblement sur les anciens papyrus, la dureté de l'acier, avec la précision et la rapidité d'un moteur infatigable. L'homme meurt : son cerveau se décompose en une poussière grisâtre où la science la plus exercée ne saurait distinguer entre la matière organisée qui fut celle d'un Bossuet ou d'un Napoléon, des restes d'un pauvre laboureur ; mais, la parole du philosophe et de l'orateur, gravée par l'imprimerie, ira jusqu'à la dernière postérité, avec la vérité et l'amour qui l'inspirèrent.

Si vous ajoutez que notre siècle est venu lui apporter deux facteurs nouveaux pour envahir l'espace comme elle avait dominé le temps.

La vapeur a mis en mouvemet la machine si bien perfectionnée, que le travail de plusieurs hommes n'est rien auprès de la puissance, de l'habileté de ces mille doigts d'airain qui saisissent, composent ces millions de feuilles destinées à nourrir l'esprit.

Un second facteur, l'électricité, jette dans l'espace, avec l'instantanéité de la foudre, cette pensée et cette parole, de telle sorte qu'un homme parle avec l'autorité de Platon ou l'éloquence de Cicéron, dans une de nos vieilles capitales, et le soir même, cette parole est entendue aux deux extrémités du monde habité, avec l'expression d'une pensée et les résolutions d'une volonté.

Et qu'on ne dise pas que l'Église condamne ce progrès ; ce serait oublier que Léon X voulut bénir la première presse qui

fut portée à Rome. L'Église ne condamne que l'excès, et quand vous réclamez pour la presse la liberté absolue de tout dire et de tout écrire, elle vous répond avec Grégoire XIII, dans son encyclique *Mirari*, que c'est la plus dangereuse et la plus détestable des erreurs ; parce que la foi enseigne que, s'il y a un Dieu créateur et révélateur, on ne saurait s'insurger contre lui ; parce que la raison enseigne avec le bon sens, cette première des philosophies, que le droit de divulguer l'erreur n'existe pas plus que le droit de faire le mal.

Pères et mères de famille, permettez-vous qu'on répande du poison dans vos demeures, poison qui donnerait la mort à vos petits enfants ? Magistrats, permettez-vous la libre circulation des fausses clefs dont les voleurs pourraient abuser ? Non. Ayez la même logique pour les intérêts intellectuels et moraux. Ne dites pas que ce sont des questions secondaires ; que vous ne cherchez,

dans ce livre ou ce journal antichrétien, que la nouvelle commerciale ou la chronique locale. Je vous répondrai avec un des plus grands évêques de ce siècle : "De même qu'on ne peut rester dans les milieux infestés par les microbes pestilentiels, sans con-tracter la peste, un jour ou l'autre, ainsi vous ne pouvez entrer chaque jour en contact avec des esprits malsains, des volontés rebelles, des cœurs viciés, sans éprouver lentement mais sûrement l'intoxication de l'erreur et du mal."

Ici, je demanderai la permission de faire une digression que comporte le sujet, en parlant du roman, car il représente, à l'heure actuelle, l'action la plus universelle, mais la plus dangereuse de la presse. Un député belge a constaté à la tribune qu'il se vend, chaque année, trois millions de romans, dont les trois quarts sont absolument mauvais.

On doit accuser le roman d'un triple crime :

1° Il a d'abord dénaturé la vérité, ce premier bien de l'homme, et en particulier la vérité historique qui forme les traditions de la famille et de la société. Et, comme il est dans l'histoire une figure qui domine toutes les autres par le triple caractère de ses origines, de sa mission et de ses bienfaits, le roman a mis sa plume vénale au service de toutes les passions et de toutes les rancunes pour altérer cette histoire de l'Église. Tout ce qui circule d'idées fausses contre les doctrines, de préjugés dangereux, d'antipathies malsaines, depuis l'Inquisition jusqu'à l'Infaillibilité, tout cela est écrit dans le roman qui, le premier, a dit : Le cléricalisme, c'est l'ignorantisme ; le cléricalisme, c'est l'ennemi !

2° Le roman s'est ensuite attaqué à la volonté, et a exercé une influence encore plus désastreuse sur cette faculté maîtresse qui doit, en présidant aux résolutions de l'être libre, déterminer sa part de respon-

sabilité dans la lutte pour le bien, et donner la mesure de sa véritable grandeur morale. Comme il avait diminué la vérité dans l'intelligence, il a livré la volonté sans orientation sûre, à tous les caprices d'une imagination qui substitue le rêve à la réalité, l'accident à la substance, la fantaisie à la règle. Insensiblement, comme les épaves qui flottent sur les abîmes, la volonté, ballottée dans le vide de l'irrésolution, perd toute énergie. Je me trompe : il lui en reste une pour consommer sa ruine, parce que le roman corrupteur l'a viciée en la matérialisant.

Dieu, en faisant l'homme à son image et à sa ressemblance, rythma les sentiments de son cœur et lui inspira une passion sublime qui porte un nom chanté dans toutes les langues, un nom qui résume, dans la langue inspirée, toutes les perfections divines ; et ce nom sacré, le roman l'a tellement profané, que nous osons à peine le prononcer dans

la chaire chrétienne : l'amour, passion généreuse au cœur de l'homme ; l'amour, qui inspire le génie et la vertu ; l'amour, qui fait le cœur des mères près des berceaux, le cœur des héros sur le champ de bataille, le cœur des apôtres au pied de la croix, le cœur des filles de charité auprès des pestiférés. Le roman a ravalé cet amour en le réduisant aux impressions des sens et aux émotions du sang, tout comme dans l'animal. Et alors, comme l'instinct, cette raison divine des êtres sans raison, ne dirige pas l'homme en le modérant, nous avons été témoins de tous les excès qui passent du roman écrit au roman joué.

Pour ne pas rappeler des faits qui remplissent chaque jour les colonnes de vos journaux, avec le scandale des chroniques recherchées, avez-vous remarqué la progression constante des suicides dans notre siècle ? J'ai déjà eu l'occasion d'établir une statistique effrayante ; j'arrête seulement

votre attention sur ce point, que signalait dernièrement un membre de l'Institut des sciences morales. Le suicide se multiplie dans la jeunesse, il se produit même dans l'adolescence, à cet âge où la vie dans sa fleur et son premier parfum ne devrait pas connaître cet ennui mortel à peine compris dans la vieillesse. Et, ces désillusionnés, ces dégoûtés, ces désorientés de la vingtième année sont toujours des lecteurs de romans.

3° Enfin, le roman a commis un dernier crime, en exagérant d'une manière désordonnée la sensibilité. Il s'est intitulé réaliste. Réalisme qui ne signifie pas la précision de la vérité historique, la vigueur de la définition ou la précision de la date, mais la grossièreté dans l'expression et toutes les audaces dans la description. Le roman réaliste a sacrifié le sentiment à la sensation, la sensation délicate à la sensation bestiale ; il a rapetissé la littérature, cette grande expression de l'âme humaine, aux dissections

d'une pathologie fantaisiste, et tandis que nos vieux maîtres avaient pour devise : Toujours plus haut, il a pris celle-ci : Toujours plus bas.

Pères et mères, vous ne permettriez point à un étranger de pénétrer dans votre foyer domestique sans avoir décliné son nom et produit ses témoins. Je vous en félicite ; c'est une loi d'honneur ; mais, au même titre, je réclame l'exclusion de ce grand malfaiteur qui est le roman contemporain ; car la liberté de tout lire conduit fatalement à la liberté de tout faire.

III

Nous aurions à traiter plus longuement la troisième partie de notre conférence. Le temps nous oblige à la résumer. Définissons d'abord la conscience ; car lorsqu'on dit liberté de conscience, si l'on ne comprend clairement le second terme, on ne peut faire l'application du premier.

Conscience peut signifier la connaissance intérieure des actes de notre âme ; et à ce point de vue, la liberté ne peut exister, de même que, dans l'ordre intellectuel, on voit ou on ne voit pas. Aussi faut-il sourire de pitié quand ces prétendus esprits forts s'intitulent libres penseurs. Mais proclamer la liberté de penser, c'est proclamer le droit de ne pas percevoir ce que l'on perçoit, de ne pas comprendre ce que l'on comprend, c'est une absurdité.

Conscience peut expliquer aussi le jugement pratique par lequel l'être intelligent affirme qu'il faut faire telle chose ; c'est sur ce point que porte toute la discussion. Or, cette voix divine de la conscience, qui peut être corrigée par les traditions, qui doit être élevée et fécondée par l'éducation et les mœurs, l'homme n'est pas libre de l'entendre ou de ne pas l'entendre, alors même que, par suite de circonstances malheureuses, elle est invinciblement erronée. C'est Jésus-Christ

avec son Évangile, ce sont les premiers apôtres, avec leur *non possumus*, qui ont fait la liberté légitime de la conscience.

Quant à cette odieuse licence qui est l'excès même du mal, et que l'on voile sous les termes de liberté de conscience, elle est la destruction même de tout l'ordre moral, la négation et l'absorption de toute liberté individuelle.

1° Destruction de tout ordre moral ; car pour établir cette doctrine néfaste de l'autonomie absolue de la volonté humaine, il faut faire une de ces trois suppositions : où il n'existe aucune loi qui dirige la pensée et la conscience ; ou cette loi s'identifie avec la pensée et la conscience ; où si elle s'en distingue, l'homme a le droit de ne pas s'y conformer. La première supposition est la négation de l'ordre moral ; la seconde confond l'homme avec Dieu ; la troisième est la négation même de la loi morale.

2° Négation de toute vraie liberté.

L'homme, avez-vous dit, ne relève que de lui-même dans ses actes, et, par conséquent, dans ses pensées et dans ses paroles : *Labia nostra a nobis sunt, quis noster Dominus est ?* [1] Dès lors, c'est lui qui détermine le bien, et vous n'avez pas craint de dire que le vice et la vertu sont des produits, comme le sucre et le vitriol ; que la fidélité de Régulus est la prépondérance d'une fonction cérébrale sur les autres, comme l'héroïsme de la sainteté, une machine à forte tension ; que le génie est une névrose ; que l'enthousiasme un éréthisme mental ; l'extase, une hallucination ; la moralité, un don de la nature comme la liberté ; et l'immoralité, une maladie. Enfin, vous ne l'ignorez pas, l'école de Louvain a enseigné la totale irresponsabilité du criminel, et l'école de la Salpêtrière plaide la demi-responsabilité.

[1] Ps. XI, 4.

Mais, s'il n'y a pas de responsabilité, où est la liberté dont vous parlez partout, et que vous demandez dans tous vos programmes ?

3° Enfin, et par voie de conséquence rigoureuse, absorption de la liberté sociale. C'est la raison du sens commun qui l'indique.

Si tous les hommes ont le droit de faire tout ce qu'ils veulent, nul n'en a le pouvoir. Les volontés contraires se heurtent sans cesse, les droits sont toujours en opposition, et l'effet infaillible de cette lutte de tous contre tous, est l'anéantissement de tout droit et de toute liberté. Pour savoir jusqu'où s'étend la liberté de l'homme, il faut connaître les lois auxquelles il est soumis, " car, s'écrie avec sagesse Montesquieu, si un citoyen peut faire tout ce que la loi défend, il n'aura plus la liberté, parce que les autres auront tous ce même pouvoir." Les faits en témoignent : la criminalité a pris, à la fin de ce siècle, une marche ascendante qui met sur les lèvres de nos moralistes sans Dieu

les gémissements de Jérémie, gémissements inutiles devant une impuissance déclarée.

Concluons.

Il y a une liberté qui ébranle les lois, discrédite la foi et tue le respect : c'est celle qui naît de la conception fausse de l'égalité des droits entre l'erreur et la vérité. Il en est une autre vraie et féconde qui soumet les volontés à l'action bienfaisante des lois justes et nécessaires.

Cette vérité éclate dans la vie d'un homme dont le nom appartient déjà à la postérité, et qui restera une des gloires les plus pures de l'Amérique. Catholique convaincu, citoyen attristé d'une patrie qu'il aimait passionnément, mais qui était livrée à toutes les horreurs de la révolution, parce qu'elle était tombée aux mains de ces hommes qui cherchent dans le pouvoir un moyen de s'agrandir, qui parlent de la liberté dans des programmes, et l'étouffent dans des décrets arbitraires, qui annoncent l'ère d'une pros-

périté toujours à venir et s'enrichissent des dépouilles du peuple par des impôts habilement multipliés, Garcia Moreno se leva dans sa mâle indépendance, avec une parole faite de vérité et une résolution à l'épreuve de tous les sacrifices. Les luttes qu'il soutint semblent d'un autre âge. Les succès qu'il remporta paraissent encore invraisemblables. Après avoir chassé les imposteurs, il prit le pouvoir au nom de Jésus-Christ, pour se dévouer à tous les intérêts et servir toute bonne cause. Sa devise ne fut pas celle d'un esclavage dissimulé, mais celle de la paix sociale : "La liberté pour tous et pour tout, excepté pour le mal et les malfaiteurs."

Quelques années de ce gouvernement libéral et juste n'étaient pas écoulées, que la morale de l'Évangile, affirmée et défendue par ce représentant du pouvoir, faisait régner l'ordre dans la petite république de l'Équateur, la stabilité dans la famille, la richesse dans les finances, la liberté sur tous les

chemins. Cependant, l'esprit de mensonge, qui fut homicide dès le premier jour, avait résolu dans les ténèbres la mort de cet homme qui donnait du pain au peuple avec la vraie liberté.

Le jour de Pâques, comme il sortait de la cathédrale de Quito, où il avait été communié au Dieu de la vérité et de l'amour, le poignard salarié d'un sicaire le frappa mortellement. Garcia Moreno, se soulevant dans les bras de ses amis éplorés, jeta un dernier regard sur les vieilles tours de la basilique que dominait la croix du Christ ressuscité, et portant la main à sa poitrine ensanglantée, il redit cette parole qui résumait toute sa vie et devenait son testament : "Les hommes meurent, mais Dieu ne meurt pas."

O vous qu'appellent les durs combats et les sacrifices pénibles pour les droits de la vérité et de la justice, redites-vous cette parole de Garcia Moreno en regardant le

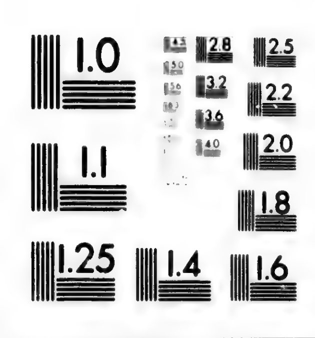
ciel : Les hommes passent, mais Dieu ne meurt pas. Marchez ! marchez au souffle de la vraie liberté, qui est toujours la liberté dont le Christ nous a affranchis par la croix : *Qua libertate Christus nos liberavit !* [1]

[1] Épître aux Galates, IV, 31.





IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8



Quatrième Conférence. — 28 mars 1897.

Jésus-Christ et l'égalité.

Pater noster, qui es in cœlis.
Évangile selon saint Matthieu, VI, 9.

L'autonomie de la volonté humaine et la liberté du mal, qui est une négation, ne constituent pas la véritable liberté, mais la licence, dont il est facile de suivre les funestes conséquences dans le double excès de la liberté sans contrôle de la presse et de la liberté absolue de conscience.

"Les libres penseurs, disait avec esprit un évêque de ce siècle, deviennent facilement des libres faiseurs."

Nous avons aujourd'hui à traiter un sujet non moins délicat que le précédent, et encore plus important ; car, des trois termes inscrits au frontispice de toutes les constitutions modernes, l'égalité est celui qui soulève tous les problèmes. La tendance socialiste qui

est à l'ordre du jour, dans les deux mondes, n'est que l'exagération jusqu'à l'impossibilité de cet instinct inné chez tout homme qui le porte à réagir contre l'inégalité des conditions, avec d'autant plus de force que la civilisation se montre plus active.

I

Qu'est-ce que l'égalité ?

Nous sommes en présence d'un de ces termes que toute intelligence saisit dans son acception naturelle et qu'on ne peut qu'obscurcir en voulant le définir. Mieux vaut dire : Il y a une égalité de droit provenant de l'égalité de nature, et il y a une inégalité positive provenant de différences accidentelles.

Pour rendre plus sensible la vérité que je veux étudier, je mettrai sous vos yeux deux berceaux ouverts aujourd'hui à Montréal, l'un dans un palais, l'autre dans une mansarde.

La raison abandonnée à elle-même, après en avoir appelé à la fatalité inexorable des milieux, recourt avec la doctrine à la mode de l'évolutionisme, à la sélection des natures privilégiées pour expliquer ces différences sans les résoudre.

L'Évangile, avec la doctrine spiritualiste, nous montre une double égalité dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel.

Dans l'ordre de la nature, il y a la communauté des origines, avec un même Dieu créateur, la même substance humaine. D'où elle peut conclure contre l'ancienne thèse de Platon, qui faisait l'esclavage : La nature humaine, considérée en elle-même, dans ses caractères spécifiques, étant une et identique dans tous les hommes, les droits innés qui en découlent sont les mêmes. Ainsi, ils ont en naissant un égal droit à la subsistance, à la tendance vers le bien et à la défense de cette subsistance et de cette tendance. En cela, point de différence de degré ou de

personne ; le dernier des esclaves est égal au premier des rois.

Avec cette première égalité, Jésus-Christ en a révélé et constitué une seconde encore plus universelle et plus parfaite : l'égalité dans l'ordre de la grâce.

L'homme de la pure nature n'est jamais sorti de l'ordre des possibles, et Dieu, en créant Adam dans l'ordre de la nature, avec un corps organisé et une âme raisonnable, lui donna dès le premier jour, toutes les forces de la grâce sanctifiante : *Simul condens naturam et largiens gratiam.*

Jésus-Christ est venu réparer cet ordre surnaturel. Et comme un grand artiste, il a réparé en agrandissant : *Ut vitam habeant et abundantius habeant.* [1]

Ici apparaît, dans sa réalité la plus sublime, une égalité absolue qui compte pour rien ces différences accidentelles que nous avons constatées. Le fils du pâtre et

[1] Évangile de S. Jean, x, 10.

le fils du roi quittent, l'un son palais, l'autre son berceau pour frapper avec leurs témoins à la porte de la même église. Ils sont reçus par le même prêtre ; les mêmes fonts baptismaux répandent sur leur front la même eau régénératrice, et la même grâce divine pénètre leurs âmes immortelles : *Una fides, unum baptisma.* [1]

Louis IX, roi de France, oubliait, dans sa foi de chrétien, son titre de France, pour signer avec les souvenirs de la petite église où il avait reçu le baptême : Louis de Poissy. Le fils du pauvre, baptisé dans cette même église, pouvait dire comme le fils de Blanche de Castille : Un chrétien de Poissy.

Et, veuillez le remarquer, cette vie surnaturelle ira trouver chaque âme, sans tenir compte de l'inégalité des conditions et des situations. Elle va chercher une âme au dernier degré de la société pour en faire un héros de la sainteté. Elle offre toutes les

[1] Éphésiens, IV, 5.

richesses de ses sacrements aux uns et aux autres, sans admettre d'autre distinction que celle qui provient des dispositions de la volonté.

Turenne, qui fut un grand capitaine, bien qu'il fut un catholique pratiquant, Turenne se rendait à la sainte table un jour de Pâques. Son domestique qui le précédait, l'aperçoit, et veut lui donner la première place : " Mon ami, dit Turenne, en le faisant passer devant lui, nous sommes ici dans la maison de Dieu ; il n'y a plus de général et de valet, il n'y a que des frères en Jésus-Christ."

C'est ainsi que la sainte Église nous fait vénérer sur les mêmes autels avec l'esclave Onésime, les Fabiola et les Cécile ; avec Louis IX, Vincent de Paul ; avec la reine Élizabeth, Germaine la bergère ; que dis je ? Les petits et les pauvres semblent les privilégiés, puisque le Dieu fait homme est né dans une étable, a vécu trente ans dans la

boutique d'un charpentier, a chanté les béatitudes de la pauvreté et est mort sur une croix.

O Christ libérateur et sauveur ! Quand les chaires des nations étaient désertes, quand la lyre des poètes se taisait dans l'impuissance, tu es venu apporter aux âmes blessées la consolation, tu es venu chanter l'hymne de l'égalité vraie qui a transformé les chemins de cette vie. Tous, nous sommes les membres de ce corps mystique, mais réel, dont tu es la tête : *Multi unum corpus sumus in Christo ;* [1] tous, nous bénéficions des trésors de ta grâce, et nous pouvons dire : Notre Père qui êtes aux cieux.

II

Cependant, malgré tous les rêves et toutes les utopies de l'égalitarisme socialiste, l'inégalité, suivant une parole qui est trop juste, est un fait de nature et non de civilisation.

[1] Épître aux Rom., XII. 5.

L'humanité l'a trouvée dans son berceau. Elle l'accompagne partout collée à ses flancs comme la robe de Nisus, et semble ne vouloir même la quitter dans les bras de la mort. Si la nature humaine est spécifiquement la même dans tous les hommes, il en est autrement des caractères individuels qui ne sont pas les mêmes et les distinguent les uns des autres, par des aptitudes morales plus ou moins différentes.

Inégalité dans l'ordre physique : Raphaël tenait un pinceau créateur dans la main débile d'un enfant ; Milton chantait les plus belles pages de la création avec un regard fermé à la lumière ; Montmorency tapissait les murailles de Notre-Dame de Paris des drapeaux de la victoire, et restait un nain difforme.

Inégalité dans l'ordre intellectuel. L'un vit dans la lumière, l'autre dans le crépuscule.

Inégalité même dans l'ordre moral.

Qu'il me soit permis de rappeler aux pères leur dignité éminente et leur responsabilité rigoureuse. La génération ne se termine pas seulement à la nature communiquée, mais au *moi*, à la personne qui possède cette nature. Cette doctrine est la base du dogme de la maternité divine de Marie. Les parents sont donc très réellement pères et mères de ces âmes créées par Dieu. Mais ces âmes immortelles sont enchaînées par les organes sensibles dont elles sont la forme substantielle. Jeune homme, avez-vous un sang pur, des mœurs formées par la vertu ? Prenez garde, vous qui aspirez à l'honneur de la paternité, prenez garde qu'un jour votre fils, vaincu par la passion, ne vous accuse de lui avoir communiqué un sang vicié !

Il faut conclure avec un des auteurs du droit naturel, le Père Taparelli : Tout est inégalité dans les individus, bien que leur nature soit parfaitement égale. L'égalité

règne dans le monde abstrait et idéal ; dans le monde réel, l'inégalité est inévitable. Que si l'égalité de nature ou d'espèce crée l'égalité des droits entre les hommes, l'inégalité individuelle crée l'inégalité qui s'affirme dans la société, malgré toutes les déclamations contraires : inégalité nécessaire, car la société est comme une machine qui demande des rouages de différentes grandeurs. Et l'on a pu dire, qu'à certains points de vue, — ne serait-ce que pour éviter le choléra, — un balayeur de rues est aussi nécessaire qu'un président de république.

Nous sommes tous un même corps, dit l'Apôtre, et il ajoutait : Ce corps se compose de membres différents par leurs fonctions et par leur nature. Le pied est la partie la plus basse, l'œil la partie la plus noble ; mais l'harmonie doit régner entre tous ces membres, et l'un ne doit pas se plaindre de ne pas exercer la fonction de l'autre. — Grand Apôtre, j'admire votre sagesse, la force de

vos raisonnements ; mais en est-il moins vrai que cette inégalité reste un problème pour celui qui est au bas de l'échelle, meurtri et vaincu dans les luttes de la vie ; qui demande une solution avec des espérances pour redire sans murmure : Notre Père qui êtes aux cieux.

III

Dieu a établi deux phares sur les frontières du temps et de l'éternité. Ils projettent une lumière profonde sur la scène de ce monde et nous permettent, comme dit Bossuet, de la voir porter un jugement équitable.

Le premier de ces phares est un tombeau. Tout à l'heure vous disiez, en regardant les berceaux : inégalité. La distance n'est pas si grande que vous ne puissiez embrasser du même regard ce tombeau sur lequel je lis : égalité dans l'*universalité* du décret porté contre le riche et le pauvre ; égalité dans l'*exécution* du décret.

Vous en êtes tous les jours les témoins. Pas un de ces accidents d'où naissent les différences individuelles et les inégalités sociales, pas un de ces accidents n'échappent à sa main redoutable. Elle jette hors du palais ou de la mansarde le fils du riche et le fils du pauvre, et leur donne pour tout héritage un linceul et quatre planches.

Parlerez-vous d'honneur ?

Si les vaines décorations dont vous avez pu entourer un berceau peuvent tromper le regard ; si vous pouvez multiplier les titres, les ornements, les fleurs et même les concessions à perpétuité, vous ne tromperez personne, vous n'exciterez aucune envie. Toutes ces décorations, frappées de je ne sais quelle flétrissure, font ressortir davantage le néant des vanités humaines. — "M. le duc, disait un vieux vigneron, en montrant le cimetière du village, chacun de nous en aura là pour la longueur de son cœur." Que dis-je ? Cinquante ans passent, la mort dit

à son fossoyeur de remuer ces tombes pour faire place à de nouvelles générations ; elle jette aux quatre vents cette poussière grisâtre qui n'a plus de nom ou de souvenirs. O vous qui murmuriez contre la Providence, en regardant les deux berceaux, dites-nous maintenant, devant ces deux tombeaux vides, ce qui reste de ces prétendues inégalités ?...

Et cependant, s'il n'y avait que cette égalité du tombeau, j'accuserais la Providence de la plus monstrueuse iniquité.

Le Sage nous a révélé les secrètes espérances de l'impie : Couronnons-nous de roses, buvons à toutes les coupes le plaisir, et puis nous mourrons. Si ces désirs étaient satisfaits, s'il n'y avait pas de vie future, je me lèverais avec le grand nombre des déshérités et des souffrants pour accuser la Providence d'être une puissance aveugle ou méchante.

Où est la sagesse de Dieu ?

J'accuse son plan d'une irrégularité étrange

et d'une disproportion monstrueuse, et avec le prophète, je demande quel fut le regard assez aveugle pour jeter au hasard ces lignes sans ordre et sans harmonie ?

Où est sa justice ?

Je l'accuse d'une partialité blessante, de l'absence totale des sentiments les plus délicats. Et, quand je vois le vice triomphant dans son égoïsme et ses lâches complaisances, finir tranquillement ses jours, tandis que la vertu reste oubliée quand elle n'est pas méprisée, je sens, avec David, mes pieds chanceler : *Mei autem penè moti sunt pedes.* [1]

Où est sa bonté ?

Elle n'est que la faiblesse la plus ridicule, la pusillanimité la plus dangereuse. Jugez-en par des conséquences tellement monstrueuses qu'elles font monter le blasphème aux lèvres quand on les énumère.

Y pensez vous ?...

Néron libertin et parricide a satisfait tous

[1] Ps. LXXII, 12.

ses caprices dans le sang. Sardanapale a passé ses jours dans les bras de la volupté. Et, l'un et l'autre iraient dormir le même sommeil à côté de Louis IX et de Vincent de Paul, qui furent, par le sacrifice et le dévouement, les bienfaiteurs de l'humanité ?

Cléopâtre et la Messaline, après des excès de débauche, auraient la même destinée que les filles de Vincent de Paul et les vierges extatiques du Carmel ? Ah ! si telle est la Providence de ce monde, si tout finit à cette tombe, je déclare avec l'impie et plus haut que l'impie : Ce monde est une odieuse comédie, et nous devons conclure en toute logique qu'il n'y a pas de Dieu, *non est Deus !*

Non, s'écrie l'Apôtre, il n'en sera pas ainsi.

Post hoc autem judicium, [1] et, après cette vie d'épreuves, il y aura un jugement dont l'universalité, l'intégrité, l'impartialité rendra à chacun selon ses œuvres, sans tenir aucun

[1] Épître aux Hébreux, IX, 27.

compte des inégalités des conditions des revendications de ce monde. O jour solennel des revendications divines ! d'autres peuvent te nier, moi, je te salue et je t'appelle de mes vœux. Jour de lumière et de justice ! où toute biographie usurpée sera corrigée, où des apothéoses criminelles verront leur héros renversé d'un piédestal sans fondement, où la vertu méconnue sera proclamée devant des assises qui auront un Dieu pour juge, le monde pour amphithéâtre et les générations pour témoins !...

Nous résumons ces graves enseignements dans une pensée et dans un souvenir.

Dieu est créateur et père de toutes les âmes. Le regard de sa Providence détermine les chemins de l'épreuve qu'elles doivent parcourir. Sa main toute puissante qui a semé au firmament des astres sans nombre et de toute grandeur, semble distribuer au hasard de la naissance, ces accidents de fortune et de pouvoir qui ont un si profond

retentissement dans une vie d'homme, que nous semblons oublier les égalités d'origine et de fin, de grâce et de gloire qu'il a mises dans l'ordre surnaturel, pour compenser ces inégalités d'un jour.

O pensée toujours féconde de l'éternité ! qui peut seule illuminer les chemins de cette vie et transformer nos déserts en oasis, que n'es-tu plus familière à des âmes tourmentées d'une fièvre ardente pour des chimères sans réalité ?...

Bien autres étaient les pensées de ces moines dont la vie humble, laborieuse et féconde nous est moins connue que les ruines des grands cloîtres qu'ils ont immortalisés par leurs vertus. Vous avez fait des rêves de communisme et d'égalitarisme ; eux, les ont réalisés dans la perfection de la vie chrétienne. Dans ces cloîtres, le fils des grands et le fils des laboureurs étaient réunis sous le même toit, mangeaient le même pain, obéissaient à la même règle, et quand les

vains bruits du monde, avec la chute des empires et les perturbations sociales, venaient mourir à la porte du monastère, comme la vague au pied du rocher, le vieux moine interrogeait du regard les horizons de l'éternité, puis, s'inclinant au pied du crucifix où le grain de sable du clepsydre mesurait en tombant les distances qui séparent les vanités de la terre des réalités infinies, il écrivait d'une main tremblante cette parole faite de sagesse qui est la solution de tous nos problèmes humains : *Stat crux dum volvitur orbis*, la croix reste debout, tandis que le monde roule dans un mouvement incertain et éphémère.

O frères bien-aimés ! qui êtes accablés par les épreuves de cette vie et qui vous croyez les victimes abandonnées de la Providence ; vous qui avez senti, à l'heure de l'adversité et de la défaite, le blasphème monter à vos lèvres ; vous qui avez laissé votre regard se fixer sur cette motte de terre où la four-

milière humaine s'agite éperdue, ayez donc, comme le moine, ce double regard sur les réalités immortelles d'en haut et sur le flot changeant des vanités d'en bas. Alors, vous comprendrez la parole de l'Apôtre : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis ;* [1] les souffrances et les misères de cette vie ne sont rien auprès de la gloire que nous réserve l'éternité ; alors, vous répondrez au problème des inégalités du temps par cette parole toujours lumineuse et toujours vraie : *Stat crux dum volvitur orbis.*

[1] Épître aux Romains, VIII, 18.





Cinquième Conférence. — 4 avril 1897.

Jésus-Christ et la fraternité.

Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.
Évangile selon saint Jean, XIII, 34.

Notre dernière conférence sur l'égalité chrétienne se résume dans cette distinction fondamentale : Il y a une égalité vraie, fondée sur l'identité de la nature humaine considérée en elle-même et dans ses caractères spécifiques, d'où découlent des droits innés qui appartiennent à tous les hommes comme hommes : égalité de droit à la subsistance et à la tendance vers le bien. En cela, point de différence de degré ou de personne. Le dernier des esclaves est égal au premier des rois.

Mais il y a une inégalité forcée qui naît de la différence des caractères individuels et distingue les hommes par des aptitudes

physiques et morales plus ou moins élevées. Le socialisme est condamné, dans le principe, par cette inégalité individuelle qui fera toujours les inégalités de conditions sociales.

La question de la fraternité sera le sujet d'une dernière conférence. Mais pour la présenter d'une manière plus pratique, nous montrerons comment Jésus-Christ a réalisé dans le monde la véritable fraternité, en proclamant ce précepte de la charité qui était réellement son précepte et un précepte nouveau, *mandatum novum :* 1° nouveau par le principe qui l'établit ; 2° nouveau par le procédé qui l'applique ; 3° nouveau par les résultats qu'il obtient.

I

Après avoir successivement attaqué tous les dogmes de la foi, nié les réalités d'une vie future, la science antichrétienne a voulu porter la lutte sur le terrain de la charité. Et nous avons vu sortir bruyante et tapa-

geuse, des officines secrètes où elle avait été élaborée, une charité nouvelle qui prétendait ne relever que des énergies de la nature et qu'on avait intitulée, par un assemblage étrange de mots : Charité laïque. Laïque : ou cela ne veut rien dire, car nul n'a prétendu que cette fille des cieux ait un costume particulier ou parle une langue particulière ; ou cela veut dire qu'en dehors de Jésus-Christ et du principe chrétien, il y a une charité qui ne dépend point et ne s'inspire pas de la grâce surnaturelle ; alors je viens m'inscrire en faux, au nom d'une histoire de dix-neuf siècles.

Pour éviter toute exagération que je serais le premier à condamner, je vous ferai remarquer que je parle ici de la charité à l'état d'institution permanente dans le monde. Je reconnais sans peine qu'il y eut, à toutes les époques, des âmes d'une délicatesse privilégiée dont le cœur s'incline naturellement vers la souffrance, comme une fleur

vers le soleil, et qui se donnent par un mouvement naturel de leur vie, comme les eaux se portent vers les abîmes de l'Océan ; exception glorieuse, mais exception qui ne saurait suffire aux besoins de l'humanité, qui réclame une charité universelle pour établir dans le monde la véritable fraternité.

Analysons donc le principe de cet amour purement naturel.

Il semble que cette tendance aurait dû être toujours au cœur de l'homme ; il n'en est rien, parce que ce sentiment se trouve combattu et vaincu par deux courants contraires : l'*intérêt* et la *passion*.

L'homme n'aime pas naturellement. Ou il n'aime pas, ou il aime peu, ou il aime mal. Son amour est une volupté, son affection un égoïsme, son dévouement un intérêt, sa pitié un sentiment fugitif et stérile. En voulez-vous une preuve frappante ? Je la demanderai, avec un penseur original, à la linguistique. Or, elle témoigne que, avant

Jésus-Christ, la charité n'existait pas dans son acception actuelle.

Pourquoi ?

Parce que l'idée n'existait pas. Il n'y a pas de nom qui ne représente une idée, et qui ne soit, dans son principe, aussi juste, aussi vrai que l'idée, parce que le verbe extérieur qui articule le mot est l'expression du verbe intérieur qui l'engendre. Le paganisme n'avait pas le mot de charité, parce qu'il n'en concevait pas même l'idée ; et je constate, avec des craintes légitimes, la tendance actuelle de notre langue officielle et scientifique à substituer au nom de charité trop imprégné de surnaturel chrétien, les mots d'*humanitarisme*, de *philanthropie*, d'*altruisme*, que sais-je encore ? Cependant, je le répète, je ne nie point ce sentiment généreux qui incline vers le malheur, au nom d'une fraternité éloignée qui naît de la communauté des berceaux et des tombeaux. On en retrouve l'expression dans les traités

où Sénèque appelle le pauvre une victime sacrée qui porte les bandelettes de l'humanité ; dans le discours où Cicéron compare aux dieux le riche bienfaisant ; dans ce vers de Térence :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

Je suis homme, et je ne puis regarder ni la personne d'un autre homme, ni ses intérêts comme étrangers. Belles paroles ! Nobles sentiments qui honorent l'humanité ! Mais qu'ont-ils réalisé dans les faits ? Rien. Et, par la force du principe qui se réduit à cette formule : Ce petit, ce pauvre, ce souffrant participe à ma nature, je lui dois, comme étant le plus fort, secours et assistance. C'est donc une pensée d'orgueil qui domine et dirige ce sentiment d'affection fragile qui fait du pauvre un piédestal au riche. Aussi, lorsque Sénèque écrivait, sur un pupitre d'or, son traité sur la pauvreté, Lazare mourait de faim à sa porte. Quand le poète

chantait l'hymne de la bienfaisance sur une lyre, aux applaudissements de tout l'amphithéâtre, l'esclave mourait sous la verge d'un maître impitoyable. Quand l'orateur romain avait terminé ses périodes à la tribune officielle, il se posait dans son *de Officiis* ce petit problème : Une barque menacée par la tempête doit alléger sa cargaison où se trouvent l'esclave et un cheval. Lequel doit-on jeter aux abîmes ? — C'est une question de prix, répond gravement ce dernier représentant des philosophies éclectiques. Et Caton, l'honnête Caton, dont toutes les républiques revendiquent les vertus, Caton poussait la pitié et l'humanité jusqu'à faire jeter dans ses viviers des esclaves vaincus par la maladie et l'âge, sans doute pour les empêcher de souffrir, mais aussi, dit la chronique du temps, pour engraisser les murènes qui chargeaient, à certains jours, ses tables somptueuses. La raison abandonnée à elle-même n'avait pas été plus

loin avec les Platon et les Aristote. Le monde était divisé en deux grandes castes. Sur dix êtres humains, un citoyen et neuf esclaves. Heureux sommes-nous d'avoir échappé à cette terrible loterie de la naissance, car l'esclave n'était pas un homme, mais une chose sans nom, sans droit, sans famille, sans affection, livrée au caprice égoïste et cruel d'un despote d'aventure qui en faisait son travail, sa fortune, et le tuait même pour s'amuser. Spartacus avec le fer, César Auguste avec la politique, restaient impuissants devant ce problème de la misère, lorsque, l'an 752 de l'ère chrétienne, en parcourant les cens qui lui étaient envoyés de Judée par son proconsul, César Auguste aurait pu constater qu'il était né, dans la dernière étable de la dernière bourgade de son immense empire, un petit enfant plus abandonné que les fils de l'esclave; et c'est lui qui apportait, dans les faits, la solution du terrible problème.

Il importe souverainement d'approfondir ce mystère.

Quel était le nom, les droits de ce nouveau-né ? Il s'appelait le Verbe éternel. D'une parole il avait créé les mondes ; mais en épousant la pauvreté, en vivant dans la pauvreté, il l'avait en quelque sorte divinisée.

Écoutez ces paroles qui seront prononcées au dernier jour et qui deviendront le code universel qui jugera tous les hommes. Alors le roi Jésus dira à ceux qui sont à sa droite :

" Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli." Il dira ensuite à ceux qui sont à sa gauche : " Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel : j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; nu, et vous ne m'avez pas couvert." Et comme les uns et les autres répondront :

“Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu famélique ou altéré, étranger ou malade, ou dans le dénûment ?” Le Seigneur leur répondra : “Je vous le dis en vérité, autant de fois que vous l'avez fait au moindre de vos frères, vous l'avez fait pour moi-même ; et toutes les fois que vous n'avez pas assisté l'un de ces petits, vous ne m'avez pas assisté moi-même.” [1] Et alors ceux-ci iront au feu éternel, et les justes à la vie éternelle.

Ainsi, Jésus-Christ devenu par nature frère des hommes, s'identifie tellement avec le pauvre, que, par une sorte de sacrement, il semble en faire l'expression d'une présence réelle. “Ah ! s'écrie notre Bossuet dans cet immortel discours qu'il intitule : *De l'éminente dignité des pauvres*, de même que lorsque le fils d'un roi épouse la fille d'un charbonnier, malgré les murmures des courtisans, elle devient reine, et ses parents les

[1] S. Matthieu, xxv, 40.

premiers ministres du royaume, ainsi Jésus-Christ ayant épousé la pauvreté, l'a ennoblie par cette alliance, et il a accordé aux pauvres tous les privilèges de son empire."

Désormais, ils auront un nom avec des honneurs ; un droit avec des secours ; une famille avec des espérances immortelles. On verra la famille, honorée de la pauvreté, s'agrandir avec les pauvres volontaires.

C'était au neuvième siècle. Un inconnu frappait, un soir, à la porte d'un monastère ; et comme le prieur lui demandait ce qu'il voulait :—Je veux, dit-il, porter le nom de tes fils, ceindre ta robe de bure, marcher pieds nus et manger dans ton écuelle de bois. — Quel est ton nom ? reprit le vieux moine. Et, découvrant son noble visage, l'inconnu répondit : — Je m'appelle Carloman, frère de Charles le Grand. Depuis lors, la lignée de ces fils de la pauvreté est passée dans le monde. Vous demandez ce qu'ils font ? Mais d'abord ils vous donnent cette leçon

d'économie sociale : Travailler beaucoup et dépenser peu. Ensuite, ils rappellent aux pauvres le grand mystère de leur vie. Après les avoir vus passer pieds nus, l'ouvrier et le déshérité de la fortune rentreront consolés et fortifiés dans leur mansarde, où ils diront, avec leurs épouses et leurs fils, aux pieds du crucifix de bois : Notre Père, qui êtes aux cieux.

Insensés, trois fois insensés ! qu'avez-vous fait ? Vous avez voulu supprimer ces pauvres qui ne vous coûtaient rien et qui vous rapportaient tant. Quand vous n'avez pu les exiler, vous les avez dépouillés. Et l'ouvrier qui peine, l'indigent qui souffre ne la voyant plus, ne comprenant plus la leçon que vous lui donnez avec des phrases pompeuses, sans quitter vos riches demeures, ce pauvre à qui vous avez dit : Il n'y a pas d'autre ciel que la terre, et nous vous avons affranchis des vieilles chimères de la religion ! ce pauvre, devenu le prolétaire sans foi,

sans prière, sans espérance, a fermé le poing au lieu de joindre les mains ; et, le blasphème sur les lèvres, il a trouvé mauvaise cette comédie où vous aviez tout et où il n'avait rien. Et, demandant à la force brutale la solution d'un problème que votre sagesse sans Dieu aggravait jusqu'à la désespérance, il s'est jeté dans le jeu sanglant des révolutions.

II

Tel est le principe, telle est l'action qui en découle. Jésus-Christ, après avoir donné l'exemple de sa vie, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, a pu dire : " Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes." La charité dite laïque ou antichrétienne a écrit cette formule dans les faits, si elle n'a osé la mettre dans ses traités : " Tu aimeras le prochain pour toi-même." De fait, revenons aux procédés anciens de cette philanthropie, et nous verrons qu'ils sont restés les mêmes comme la nature qui les inspire.

1° La bureaucratie, ce procédé froid et solennel qui enrégimente la pauvreté, lui donne un numéro d'ordre, lui jette une obole prise dans les deniers publics, mais n'ajoute jamais cette parole du cœur qui relève et console. D'autre part, Tacite nous apprend qu'à certaines heures elle étalait ses budgets et distribuait des bulletins de vote.

2° Avec l'intérêt, la passion : pour museler le lion populaire, les Sénèque et les Burrhus ouvraient les arènes sanglantes du cirque où ils donnaient du pain et des jeux.

Que voyons-nous aujourd'hui ?

Je suis le premier à louer les industrieuses habiletés de la charité qui se fait quêteuse, marchande, artiste en tous genres, qui chante les hymnes de la prière pour adoucir les gémissements de la souffrance ; mais je m'indigne quand je lis, sur les murs des grandes cités, ces programmes où la charité antichrétienne convie la volupté malsaine,

détaille des plaisirs scandaleux, nous ramène aux anciennes saturnales. Ah ! dans la mêlée des êtres et la confusion des choses, une vertu était restée sur notre terre, comme ces astres qu'aucun nuage ne voile entièrement dans la profondeur des cieux, et qui sont l'espérance du nautonier en détresse. Elle passait sainte, humble, souriante, en des vêtements chastes, le front discrètement voilé par les blancs plis de sa cornette. Elle murmurait sur son chemin des paroles consolantes et de douces prières. Il semblait que cette fille des cieux dût toujours marcher ainsi à travers les souffrances qui implorent et les bénédictions qui remercient. On l'a profanée, on l'a livrée à d'odieux travestissements. Je n'ose aller plus loin... mais derrière les rires de cette déchue, le moi égoïste a reparu avec toutes les haines. Le pauvre qui ne reconnaissait plus la fille des cieux a senti bouillonner dans son cœur d'étranges colères, et au soir de vos fêtes et

de vos banquets, il s'est demandé s'il ne pourrait se donner le spectacle d'une révolution et d'une fête incendiaire qui lui vaudraient autant que ce morceau de pain lancé avec mépris par le pied d'une danseuse.

III

Bien différents sont les procédés de la charité puisée au cœur du Dieu fait homme.

Elle se donne sans aucune pensée d'intérêt ou de plaisir. Dix-neuf siècles nous la montrent sur tous les chemins de l'humanité qui souffre et qui pleure. Elle veille auprès du berceau de l'orphelin et au chevet des pestiférés, dans ces demeures qu'elle appelle dans sa belle langue, des hôtels-Dieu. Cependant, ils ont osé accuser cette fille du ciel de décrépitude et d'impuissance ; c'était oublier que le cœur, surtout le cœur que transforme la grâce divine, ne saurait

vieillir ; et la sainte charité leur a répondu, dans ce dix-neuvième siècle, par des créations non moins sublimes et non moins fécondes.

Je rappellerai seulement deux faits qui ont été, dans ce dix-neuvième siècle, les manifestations les plus sublimes de la charité chrétienne.

En 1840, dans la terre catholique de Bretagne, une femme chrétienne dirigée par un humble prêtre, entend l'appel de la charité. Elle réunit quatre compagnes dans une mansarde. Aujourd'hui, elles sont plus de deux mille et possèdent cent trente maisons dans les deux mondes. De qui se sont-elles constituées les servantes ? De l'orphelin abandonné ? Du soldat blessé ? Du pestiféré dangereux ? Non. Il y a dans ces infortunes quelque chose qui attire et qui console, sous le charme de l'espérance ! Mais que reste-t-il à la vieillesse sans avenir ? à cette vieillesse que le paganisme supprimait avec la sagesse

de Caton et de Julien l'Apostat, pour n'avoir point à la soutenir ? La sainte charité a dit à des jeunesses de grandes maisons de renoncer à toutes les espérances de la vie pour ensoleiller de leurs regards et de leurs sourires la dernière journée de ces bons *petits pères* — c'est la touchante langue de leurs maisons. — Lorsque le vieillard a bien dîné et s'est endormi sans dire un merci, la petite sœur des pauvres mange un reste de pain noir, s'étend au pied du crucifix pour prendre quelques heures de repos, et meurt à la trentième année, au milieu de ces ruines qu'elle pouvait seule ranimer en donant à ces tombeaux vivants des paroles et des espérances qui enveloppent des berceaux.

Est-ce tout ? Non.

Il y a quelques années à peine, le monde chrétien était saisi d'admiration en apprenant la mort d'un humble prêtre. Quelle avait été sa vie ? Quelles étaient ses œuvres ?

Écoutez. Dans l'île de Molokaï de l'archipel hawaien, végétaient loin de l'humanité et de tout secours seize cents lépreux. Le vaisseau qui passait sur la haute mer s'éloignait sans même saluer. Pierre Damien résolut de se consacrer au service de ces corps et au salut de ces âmes. Le monde incrédule sourit. Il y a vécu seize années, évangélisant, catéchisant ces malheureux auxquels il parlait de l'au delà. Maître d'école, magistrat, charpentier, souvent même fossoyeur, avant tout prêtre de Jésus-Christ, il a poursuivi son œuvre avec un indomptable courage, une résignation surhumaine, une compassion divine. Quand le terrible mal l'atteignit, il assista à la lente décomposition de son corps ; il vit s'écailler ses ongles et se détacher ses doigts. Rongé par la mystérieuse gangrène, quand ses lèvres tuméfiées, sa langue ulcérée refusaient d'exprimer sa pensée, Pierre Damien, étendu sur sa paillasse, faisait du regard et des larmes son

dernier et muet sermon, en montrant à ces malheureux comment sait aimer et mourir un fils de la charité chrétienne. Sur sa tombe, les lépreux de Molokaï ont chanté le *Notre Père* en regardant le ciel, et, le soir même, un frère du Père Damien demandait à genoux la grâce d'aller continuer ce service gratuit de la sainte charité.

Inutile maintenant de redire les résultats obtenus. Nous nous réclamons, à l'heure présente, des droits de la justice ; il la faut. Mais la justice avec son bras de fer ne peut seule résoudre le problème social ; il faut le sourire et le cœur de la charité.

L'histoire de l'Église en témoigne à chaque page. Mais il est deux traits pris aux deux extrémités de l'échelle sociale, et qui sont, dans leur symbolisme, la plus saisissante des leçons.

C'était au cœur de ce moyen âge si méprisé par ceux qui ne le connaissent pas. Une reine s'en allait douce et bonne porter aux

pauvres de la mansarde les aumônes du palais, et les consolations tout autrement fortifiantes de sa parole et de son sourire. Son époux, dont l'esprit mauvais a éveillé les soupçons, se précipite et veut savoir ce que porte Élisabeth ; du manteau royal tombent des roses magnifiques avec des parfums célestes.

Cinq siècles plus tard, une pauvre bergère abandonnée de ce monde, qui n'avait rien, pas même le sourire et les tendresses d'une mère que tous cherchent comme le rayon de soleil, Germaine de Pibrac s'en allait porter à un pauvre vieillard la moitié de son pain noir. La marâtre irritée accourt, frappe, secoue le tablier de Germaine, et du sarrau de la bergère, comme du manteau de la reine, tombent sans nombre et non moins belles des roses sans épines.

O sainte charité ! passe ainsi du palais où ta main moissonne, à la mansarde où ta main répand. Unis sur ta poitrine qu'anime la

charité du Christ, unis le riche et le pauvre dans une même fraternité surnaturelle. Et, sous ton regard céleste, nous verrons les déserts de cette vie se couvrir de roses sans épines !



Sixième Conférence. — 18 avril 1897.

Divinité de Jésus-Christ.

Ego sum resurrectio et vita.
Évangile selon saint Jean, XI, 25.

Les grandes solennités de notre religion offrent, et dans la pensée qui les inspire et dans le symbole qui les exprime, un tel caractère d'originalité, qu'il n'est pas permis de les confondre avec les fêtes et les anniversaires que célèbre le monde. A Noël, les humiliations d'une crèche ; le Vendredi saint, les anéantissements d'une croix ; le saint jour de Pâques, la pierre glacée d'un tombeau.

Les Quintilien et les autres maîtres de la littérature humaine pourraient trouver ce sujet hors cadre.

Le premier et le plus grand prédicateur de la foi leur répond : *Non erubesco Evan-*

gelium ;[1] vous vous trompez étrangement, si vous croyez que je rougisse de mon Évangile ; tout au contraire, j'en fais gloire, car ce qui est faiblesse pour le Romain et folie pour le Gentil, devient pour ma raison illuminée par la foi, la sagesse et la vertu de Dieu : *Dei virtutem et Dei sapientiam.* [2] Les humiliations de la crèche font ressortir les grandeurs de cet enfant dont les anges chantent la gloire au plus haut des cieux, et que les bergers et les mages viennent adorer avec des présents. Les anéantissements de la croix témoignent de l'amour de ce Dieu Rédempteur et Sauveur qui a saisi et transformé les âmes par les attraits irrésistibles de cet instrument de supplice qui passera des gémonies au front des empereurs. Enfin, ce tombeau devient la preuve la plus irréfragable qui a transformé, en la touchant, cette froide pierre faite

[1] Épître aux Romains, I, 16.
[2] I Cor., I, 24.

d'oubli et d'abandon en un berceau d'immortelles espérances. Entendez cette parole, qui aura un tel retentissement dans l'humanité, qu'elle fera de la mort, l'implacable et terrible mort, un serviteur à gages qui prépare et qui garde le repos des enfants de Dieu : *Ero mors tua, ô mors.* [1]

Aussi bien, redirai-je après mil huit cent soixante-quatre ans, et avec tous les transports de ma foi : *Non erubesco Evangelium.* Et, me dressant sur cette pierre de la tombe de Jésus - Christ, je ne chercherai point d'autre témoignage pour affirmer sa divinité.

1° La résurrection annoncée par les prophètes, certifiée par ses amis et par ses ennemis, acclamée durant dix-neuf siècles par l'humanité tout entière, est la preuve la plus solennelle de la divinité de Jésus-Christ.

2° Mais en même temps, cette résurrection du Dieu fait homme est le gage le plus certain de la nôtre. J'insisterai particuliè-

[1] Osée, XIII, 14.

rement sur ce dernier point, que je n'ai pas encore traité dans cette chaire, et qui est le dogme fondamental de notre foi et la source de nos espérances immortelles.

I

Toute l'économie de notre religion repose sur la divinité de Jésus-Christ. S'il n'est pas Dieu, le dogme n'a plus de fondement, la morale, d'autorité, et les sacrements, de fécondité.

Les ennemis de l'Église l'ont si bien compris que, depuis les hérétiques des premiers siècles jusqu'au dernier représentant de la crédulité contemporaine, ils se sont attaqués à cette pierre angulaire. Inutiles efforts. Ils se sont brisés contre cette triple affirmation d'un Dieu qui parle, de la nature qui témoigne par le miracle, et de l'histoire qui affirme avec la haine et l'amour.

Mais de toutes les preuves, la plus saisissante est celle de la résurrection : *Si autem*

Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides vestra ; [1] si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit l'Apôtre, notre prédication est vaine, et votre foi aussi. Les impuissances de l'homme sont révélées par la mort ; la toute-puissance de Dieu est démontrée par son triomphe sur la mort. Arrêtons-nous à cette preuve populaire tirée de la pierre même de cette tombe.

1° Tombeau prophétisé comme un signe de gloire.

Tandis que les grands de la terre éloignent l'image du tombeau, ne veulent point qu'on en parle, les prophètes, avant même le berceau du Messie, chantent cette tombe avec des enthousiasmes lyriques. David s'écrie : Il sera libre entre les morts ; *erit inter mortuos liber.* [2] — Osée : O mort, je serai ta mort ; *ero mors tua.* [3] — Isaïe : *Et*

[1] I Cor., XV, 14.
[2] Ps. LXXXVII, 4.
[3] Osée, XIII, 14.

erit sepulchrum ejus gloriosum.[1] — Enfin, Jésus Christ lui-même affirme publiquement : *Sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus.*[2] — Et encore : *Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud.*[3] C'est l'accusation qui sera faussement portée au tribunal de Caïphe et qui motivera la sentence du juge inique : *Reus est mortis.*[4]

2° Tombeau transformé en berceau par la résurrection.

Entendez cette parole jusqu'alors inouïe : *Surrexit, non est hic.* Et l'histoire nous montre les contemporains qui ont entendu, qui ont vu Jésus-Christ, divisés en deux camps. Amis et ennemis témoignent à leur manière de cette résurrection. Les ennemis disent : Nous avons scellé le tombeau ; nous le gardions à force armée ; ils l'ont enlevé

[1] Isaïe, XI, 10.
[2] S. Matthieu, XII, 40.
[3] S. Jean, II, 19.
[4] S. Matthieu, XXVI, 66.

pendant que nous dormions. Étranges témoins, dit ironiquement Augustin, que ceux dont le témoignage n'a d'autre autorité que le sommeil ! Les amis se lèvent et ils disent : Nous l'avons vu, nous l'avons entendu, nous l'avons touché, et nous mourrons pour affirmer qu'il est ressuscité. Et ce témoignage se perpétue depuis plus de dix-huit siècles.

Ah ! quand je prolonge mon regard sur la scène du monde, où tant d'activités ont remué les sables du désert que nous traversons ; où tant d'hommes qui furent grands par le génie, la puissance ou la fortune, ont disparu ; quand je cherche, avec Bossuet, ce qui reste de leurs œuvres et de leurs noms, je ne trouve que les pyramides, et elles sont vides dans le désert. Seule une tombe occupe depuis dix-neuf siècles les pensées et les affections du monde ! Huit fois on vit les peuples de la vieille Europe se lever. Nobles et pauvres, ils sacrifièrent tout, fortune, avenir, amis et patrie pour

arroser de leur sang cette pierre et lui faire un rempart de poitrines vivantes ! Direz-vous : Fanatisme ! — Le fanatisme ne va pas si loin, ne séduit pas tant l'intelligence, ne dure pas si longtemps. Regardez aujourd'hui encore, malgré les menées de l'incrédulité rationaliste, le déchaînement des passions sensibles, l'action grandissante d'une ploutocratie cosmopolite et neutre qui a bien osé dire : C'est fini ; nous avons, mieux que Pilate et que Caïphe, scellé la pierre de ce tombeau dans le mépris et dans l'oubli ! Et voici que les peuples du Nord et du Midi, de l'ancien et du nouveau monde se sont mis en marche. Où allez-vous ? Nous allons baiser et vénérer, après dix-huit siècles, en suivant la trace de nos pères, nous allons baiser et vénérer la pierre d'un tombeau qui a été transformé en berceau par le Dieu de la résurrection et de la vie : *Ego sum resurrectio et vita.*

II

Si le Christ est ressuscité, nous ressusciterons tous. Telle est la conclusion que l'Apôtre tirait de ce grand mystère ; et après lui, les Pères de l'Église en firent l'objet principal de leur enseignement pour les premiers fidèles.

Il importe d'ailleurs de le remarquer, cet article fondamental de notre foi repose sur une tradition qui se perd dans la nuit des temps, et qui embrasse sans exception tous les peuples : double caractère d'universalité et de perpétuité qui reste le critérium d'une vérité irréductible. Rappelons seulement cette parole du vieux patriarche d'Hus : *Scio enim quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum* ; [1] je sais que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai de la terre au dernier jour ;

[1] Job, XIX, 25.

que je serai de nouveau revêtu de mon corps ; que je verrai mon Dieu dans ma propre chair ; que je le verrai moi-même et non un autre, et que je le contemplerai de mes propres yeux. Magnifique doctrine que saint Paul établit avec sa logique et son éloquence ordinaires !

Par la grâce du baptême, nous avons tous été incorporés à un corps mystique mais très réel : *Omnes nos in unum corpus baptizati sumus.* [1] — Ce corps a une tête qui le fait vivre et grandir. — *Qui est caput, Christus ; ex quo totum corpus* [2] Or, si Jésus-Christ, notre tête, est ressuscité, nous ressusciterons tous ; et, comme la proposition négative est toujours plus universelle que l'affirmative, il ajoute : *Si autem resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit.* Telle est la doctrine catholique. Avouez que, si hypothèse il y a — et vous admettez partout des

[1] 1 Cor. XII, 13.

[2] Éphésiens, XIV, 15, 16.

hypothèses, vous n'expliquez rien sans des hypothèses — avouez que cette hypothèse était sublime et par les consolations qu'elle donnait et par les conséquences qu'elle engendrait !...

Mais la raison, dans son orgueil, a voulu attaquer le mystère malgré son bienfait.

Les uns ont dit — et c'étaient les plus modérés — nous admettons l'immortalité de l'âme, pourquoi nous parler de la résurrection de la chair ? L'Ange de l'école leur a répondu : L'âme est naturellement unie au corps dont elle a la forme ; elle ne doit pas en être privée pour toujours. Son immortalité même est un appel à la future résurrection de la chair qu'elle a animée et qu'elle est toujours prête à reprendre. Les autres ont dit : Ce dogme est contre la nature et contre la science. Tant s'en faut qu'il soit contre la nature, que tout l'appelle dans les aspirations de l'âme humaine, que tout semble le révéler dans cette nature ! Entendez Tertullien :

“ Toutes les révolutions du temps se renouvellent. Tous les jours la lumière expire et renaît ; les fruits passent pour revenir ; les semences se corrompent pour se multiplier ; tout se conserve par sa destruction même et se reproduit par la mort. Si toutes ces choses, destinées à l'homme, ressuscitent, comment l'homme seul ne ressusciterait-il pas ?

Vous en appelez à la science.

Je pourrais en appeler aux dernières affirmations et aux plus belles inventions de la science moderne, qui seraient un témoignage en faveur de notre mystère ; j'aime mieux reprendre l'argument de saint Augustin aux rationalistes de son temps : O hommes ! qu'étiez - vous avant d'être hommes ? Rien. Pourquoi donc Celui qui vous a appelés du néant à l'existence ne pourrait-il pas vous y ramener quand il le voudra ? Qu'y aura-t-il de nouveau ? Vous n'étiez pas et vous êtes ; vous ne serez plus

et vous recommencerez d'être. Expliquez-moi, si vous le pouvez, le mystère de notre création, je vous expliquerai celui de notre résurrection. Dieu a voulu commencer par ce qu'il y a de plus difficile, afin qu'il ne nous coûtât pas de croire ce qui l'est moins.

Enfin, je rappellerai, dans cette journée des fêtes pascales, cette dernière preuve, que, avec Clément d'Alexandrie, les Pères aimèrent à développer : Nous avons été nourris de la chair et du sang du Dieu fait homme ressuscité, qui a déposé, au plus intime de notre corps, ce même principe de résurrection qu'Irénée appelle une semence d'immortalité : *semen immortalitatis*.

O membres divinisés, vous êtes la propriété de Dieu, vous êtes le prochain de Dieu : *Tot modis Deo proximam.* Il se fait comme une infiltration lente et cachée de la substance divine, une transformation semblable à celle de l'insecte qui file au dedans de lui-même, sous l'enveloppe grossière d'une

mort apparente, cette soie aux couleurs variées, ces ailes lumineuses avec lesquelles il prendra un jour son essor.

Je résumerai tous ces entretiens sur la divinité de Jésus-Christ Sauveur et Rédempteur du dix-neuvième siècle comme il le fut des siècles passés, en m'inspirant de la pensée d'un évêque trop tôt ravi à l'Église. Le plus grand écrivain de notre époque, Chateaubriand, allait mourir. C'était en 1848. Le canon grondait au faubourg Saint-Antoine, et Paris s'agitait dans la fièvre ardente de la révolution. Le grand homme s'agita sur sa couche, et, attachant un long et triste regard sur le crucifix étendu sur la muraille : "Jésus-Christ seul, s'écria-t-il, sauvera la société moderne." Il avait raison. Et saint Pierre l'avait dit avant lui : "Il est l'unique sauveur des âmes et des sociétés." Lui seul peut, à l'heure actuelle, résoudre les problèmes qui les tourmentent, calmer les passions qui les agitent, contenir une

liberté indocile, faire accepter une fraternité dévouée. Quiconque a fait sans lui de la gloire, n'a réussi qu'à déchaîner sur la terre le monstre sanglant des batailles sans fin ; quiconque a fait sans lui de l'industrie, n'a réussi qu'à abrutir les hommes, à transformer le monde en chaudières, et les âmes immortelles en rouages souffrants et irrités ; quiconque a fait sans lui de la science, s'est enfoui dans les sables de la raison pure ; quiconque a fait sans lui de l'autorité, a glissé dans le sang des victoires révolutionnaires ; et quiconque a fait sans lui de la liberté, s'est réveillé dans les chaînes de l'esclavage. Seul, il peut éclairer les esprits, pacifier les cœurs, inspirer les vertus publiques et privées. C'est pourquoi, ô Dieu de la résurrection et de la vie, nous ne laisserons ni pâlir les lumières de ton Évangile, ni s'amoindrir ton culte. Plus les temps sont difficiles, plus la raison humaine est impuissante, plus les passions populaires

sont tourmentées, plus le présent est inquiet et l'avenir obscur, plus nous nous serrerons autour du Dieu de la résurrection et de la vie : *Ego sum resurrectio et vita.*

Je ne descendrai pas de cette chaire pour la dernière fois sans exprimer les sentiments qui remplissent mon âme. Lorsque Grégoire de Nazianze, le poète de la théologie, quittait son auditoire d'Antioche, il saluait dans une langue incomparable l'ange de l'Église qui avait abrité sa parole et l'ange de ses auditeurs.

Et moi aussi, je saluerai l'ange de cette église de Notre-Dame de Montréal, qu'on ne peut oublier quand on a eu le bonheur de la voir aux jours de ses grandes manifestations. Je saluerai avec toutes les effusions d'un cœur reconnaissant l'ange de cette maison de Saint-Sulpice, où j'ai retrouvé des maîtres vénérés dont la modestie égale la science, et qui ont toutes les délicatesses d'une affection puisée au cœur même

de Jésus-Christ. Si j'ai fait quelque chose, c'est à eux que je le dois et par eux que je l'ai fait. Enfin, je saluerai l'ange de cet immense auditoire, hommes et femmes, qui avez soutenu les faiblesses de ma parole d'un concours toujours grandissant et toujours fidèle.

Sans doute, il y a les tristesses du départ ; mais la pensée chrétienne que j'ai prêchée et que je porte au cœur m'est une consolation. Oui, je le crois, lorsque ma dépouille mortelle reposera dans un petit coin de la terre aimée de France, le Christ la gardera, comme il gardera vos dépouilles sur la colline mortuaire ; et, des sillons de la France comme de ceux du Canada, nous nous éveillerons tous dans la vérité et dans l'amour éternels, à la parole du Dieu de la résurrection : *Ego sum resurrectio et vita.*



CONCLUSION

— OU —

Comptes rendus des Conférences.



Voici ce que nous lisons dans la *Presse* du 8 mars, rendant compte de la première conférence de la veille :

" M. le chanoine de Montigny a donné, hier, avec beaucoup de chaleur et de vie, la première conférence de la station du carême qu'il prêche actuellement à Notre-Dame, et il a été écouté avec une religieuse attention.

" Les vastes nefs de l'église ainsi que ses immenses galeries étaient littéralement remplies de fidèles.

" Cette foule considérable venue des quatre coins de la ville, pour entendre l'élo-

quent prédicateur, est une preuve non équivoque des excellentes impressions que sa parole tout apostolique avait laissées dans les cœurs, il y a trois ans.

" Elle est également un gage assuré du bien que cette même parole est encore appelée à faire parmi nous, durant la présente station."

Parmi les notabilités présentes, on remarquait les honorables juges Baby, Mathieu et Pagnuelo, l'honorable de Boucherville, l'honorable Alphonse Desjardins, le consul de France, M. Kleczkowski, M. le recorder B.-A. T. de Montigny, l'honorable J.-E. Robidoux, les messieurs du banc d'œuvre : l'honorable Damien Rolland, MM A.-L. de Martigny, L.-H. Hébert, et aussi MM. Rouer Roy, U.-E. Archambault, Z. Lapierre, le Dr Leprohon, F.-X. Saint-Charles, Jacques Grenier, Joseph Hudon, Charles Hébert, P. Demers, E. A. Martineau, C. Filiatrault, etc., etc.

***

L'effet de la deuxième conférence est résumé comme suit, à la date du 15 mars, par le journal précité :

" Les paroissiens de Notre-Dame et les Montréalais en général ont prouvé, hier, à M. le chanoine de Montigny qu'ils apprécient de plus en plus la belle et sûre doctrine qu'il leur prêche en ce moment, dans un langage si élevé et avec une éloquence si pleine de conviction et de chaleur.

" Bien que la neige eût commencé à tomber à plein ciel, juste quelques moments avant la grand'messe, l'église Notre-Dame a pu voir en effet des flots de peuple arriver néanmoins des différents quartiers de la ville, et remplir de nouveau sa vaste enceinte, d'une assistance plus compacte encore que celle de dimanche dernier. Une foule considérable de personnes ont dû rester debout, faute de place dans les bancs."

* *
*

La troisième conférence donnée le 21 mars, produisit peut-être encore plus d'effet que les précédentes, à en juger par ce que nous lisons dans les journaux du lendemain.

Voici en particulier ce qu'en disait la *Presse* du 22 mars :

" Nous devons dire que l'éminent orateur de Notre-Dame ne se dément pas.

" Même après s'être fait entendre une heure durant, sa voix puissante ne trahit aucune défaillance ; elle arrive toujours sonore, pénétrante et sympathique à chacun de ses auditeurs qui se comptent par milliers.

" Quant aux sujets de ses conférences, tout brûlants qu'ils sont d'actualité, il continue de les traiter avec ce tact exquis, cette élévation de vues, cette abondance de doctrine, cette vigueur de raisonnement et cette noblesse de langage qui révèle une forte intelligence, un esprit profond et surtout un

cœur vraiment apostolique, qui n'a d'autre souci que de porter la lumière dans les âmes et d'entraîner les volontés aux pratiques de la vie chrétienne.

" La conférence d'hier, non moins que les précédentes, à raison de son caractère éminemment pratique, mériterait d'être publiée *in extenso*."



La quatrième conférence avait attiré, entre autres distingués auditeurs, le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, sir Adolphe Chapleau, et son premier ministre, l'honorable M. Flynn.

Le journal la *Presse* du 29 mars, en parlant de cette conférence, s'exprime ainsi :

" Rien de plus édifiant ni de plus imposant à la fois que Notre-Dame quand elle est bondée, comme elle l'était hier, d'une foule compacte et profondément recueillie. Elle prend alors un air particulier de grandeur

et de majesté, qui saisit l'âme, l'élève et tourne forcément ses pensées vers les choses d'en haut.

" Et le fait que nous signalons ici, il a été facile à chacun de le constater, en voyant ces milliers et ces milliers d'auditeurs immobiles, tout yeux et tout oreilles, buvant avec une sainte avidité la parole de Dieu qui tombait du haut de la chaire sacrée.

" L'orateur lui-même n'a pu rester indifférent au magnifique spectacle qui s'offrait à ses regards. Son visage illuminé, la chaleur et l'entrain de son action, l'accent ému et pathétique de sa voix, tout montrait qu'il partageait l'émotion commune.

" L'auditoire se composait principalement d'hommes et comptait nombre de représentants distingués des professions libérales et du commerce.

" Sir Adolphe Chapleau et l'honorable M. Flynn occupaient une place d'honneur dans le banc des juges.

" Tous s'accordent à dire que la conférence d'hier a été une pièce d'éloquence de la plus haute volée."

***

Dans la cinquième conférence, du 4 avril, l'orateur a traité de *Jésus-Christ* et de la *fraternité chrétienne*, et a semblé s'y être surpassé lui-même. Le journal *la Presse*, cité tout à l'heure, en parle dans ces termes :

" L'empressement et l'avidité avec lesquels nos Montréalais ont suivi jusqu'ici les conférences de la station du carême à Notre-Dame, ont déjà dit plus d'une fois à M. le chanoine de Montigny, et beaucoup mieux que nous ne saurions le faire ici, que sa parole lumineuse et vraiment éloquente les a toujours vivement intéressés et profondément édifiés.

" Cependant, nous faisant l'écho fidèle des appréciations multiples qu'il nous a été donné d'entendre hier, en quittant Notre-Dame, et qui tombaient spontanées de

toutes les lèvres, nous dirons aujourd'hui à l'éminent conférencier qu'il s'est surpassé lui-même.

“ Si, en effet, les dimanches précédents, l'éloquent orateur bordelais s'est révélé excellent théologien, par la solidité de sa doctrine toujours puisée à sa vraie source, nos saints Livres ; si, par la réfutation toujours victorieuse des allégations de la science antichrétienne, il n'a cessé de trahir, dans sa personne, l'observateur judicieux et le véritable philosophe ; si, enfin, par la richesse et les charmes de sa diction, il s'est fait parmi nous une haute réputation d'élégant littérateur, avouons que, dans sa conférence d'hier, il a su mettre dans son action une ampleur et une désinvolture, dans sa voix, une onction et des accents qui nous ont émus jusqu'aux larmes, et nous ont donné la vraie mesure de son talent oratoire.

“ Comme toujours l'assistance était im-

mense et se tenait dans l'attitude du plus profond recueillement. Elle se composait en très grande majorité d'hommes dont bon nombre appartiennent à la finance, au commerce et aux professions libérales.

" Remarqués dans l'auditoire, les honorables juges Baby, Jetté, Routhier, Loranger et Aldéric Ouimet, l'honorable M. Tarte, M. Kleczkowski, consul général de France, Son Honneur le recorder de Montigny, le grand connétable Bissonnette, MM. L.-O. David, N. Bourgouin, Alfred Barbeau, Thomas Gauthier, Charles Lacaille, Jacques Grenier, Joseph Hudon, Charles Hébert, Z. Lapierre, Arthur Robitaille, etc., etc.

" Avant de donner l'analyse de la remarquable conférence d'hier, nous tenons à offrir à M. le chanoine de Montigny un hommage reconnaissant pour le bien dont nous lui sommes redevables jusqu'ici, et pour celui que nous réserve encore la prochaine retraite des hommes, qu'il prêchera lui-même, comme

l'a annoncé au prône M. l'abbé Troie, curé de Notre-Dame."

***

Le 17 avril, le journal *la Minerve* disait ce qui suit en parlant du magnifique succès obtenu la veille, jour du Vendredi saint :

" Hier matin, M. le chanoine de Montigny, prédicateur de la station quadragésimale à Notre-Dame, a donné le sermon de la Passion, au sein d'une église bondée de fidèles. Il a été véritablement éloquent. Évoquant l'héroïsme des sacrifices réalisés par le divin Maître, il a su trouver dans son cœur navré de disciple, des accents capables d'émouvoir les âmes les plus endurcies..............................

" Ce sermon restera peut-être comme l'effort capital de la station de cette année à Notre-Dame."

***

A la même date du 17 avril, *le Monde illustré* publiait en première page le portrait

de M. le chanoine de Montigny, très bien réussi, et en rendant témoignage à son éloquente parole, faisait admirer, dans un article des plus élogieux, "la pureté de sa diction, la forme idéale de sa phrase, le fond solide de son argumentation, la chaleur communicative de sa conviction."

* * *

La sixième et dernière conférence a été donnée le jour de Pâques, 18 avril, à l'issue des vêpres, devant un auditoire immense, tel que Notre-Dame en avait rarement vu jusqu'ici.

Le journal *la Patrie* en rend compte dans un langage laconique mais très significatif, sous le titre suivant : *Dernière conférence du chanoine de Montigny. — Ses adieux à l'auditoire :*

"M. le chanoine de Montigny donnait hier après-midi, à Notre-Dame, la conférence de clôture de la station quadragésimale. Jamais, peut-être, notre vaste temple n'avait

vu une telle affluence d'auditeurs se presser dans son enceinte. Nous ne dirons pas que l'orateur s'est surpassé dans sa conférence d'hier, mais nous affirmerons sans crainte d'errer qu'il a fait aussi bien que d'habitude, ce qui est assez."

Le Monde, autre journal catholique de notre ville, parlant de la même conférence, publie les lignes suivantes :

" On connaît les sentiments de foi des fidèles de notre bonne ville de Montréal. Inutile de dire que les solennités du grand jour de Pâques ont été célébrées, hier, avec le plus grand éclat. Dans toutes les églises, il y avait foule. Parmi les cérémonies les plus imposantes, nous citerons la communion des hommes à Notre-Dame, couronnement de l'œuvre de la retraite prêchée par M. le chanoine de Montigny, et qui a été des plus fructueuses.

" Pour le distingué prédicateur, cet heu-

reux résultat dans lequel il a eu une large part, a été pour lui une vraie consolation, et il a droit d'en être fier.

" Aussi, dans son sermon des vêpres, a-t-il chanté, avec une saisissante énergie, l'*Alléluia* de la résurrection triomphante."

La Minerve fait écho à ses confrères par l'éloge suivant :

" Le prédicateur de la station du carême à Notre-Dame a donné, hier après vêpres, son dernier sermon, à l'occasion de la fête de Pâques et de la clôture de la retraite des hommes.............................

" C'est dans sa péroraison que l'éloquent conférencier fut surtout pathétique et enlevant. Après avoir fait des vœux pour la résurrection de tous les pécheurs à la grâce, à l'instar des hommes de Notre-Dame, qu'il montre, en un tableau ému, accomplissant, hier matin, leur devoir

pascal et rendant ainsi de légitimes hommages à la divinité du Christ ressuscité, il aborde le chapitre des adieux. Et là, il devient visiblement ému, et émotionnant. Avec des larmes dans la voix, il salue l'ange de l'église Notre-Dame ; il salue les messieurs de Saint-Sulpice, ses maîtres en théologie, dont il fait un court mais sincère éloge ; il salue la terre si catholique et si française du Canada, exprimant cet espoir : Au jour de la résurrection générale, quand l'appel du divin juge l'aura fait se dresser sur ce coin béni de la terre bien-aimée de France, où vont un jour reposer ses os, de pouvoir tourner ses regards vers la colline canadienne, et là apercevoir une fois encore les sympathiques figures de ses auditeurs de Montréal, dont il emporte en son pays un si touchant souvenir.

" La vaste église de Notre-Dame regorgeait de fidèles, et l'auditoire paraissait vivement impressionné. Ce dernier sermon,

comme ceux de toute la station, produira sûrement un grand bien dans les âmes."

La Presse, qui a semblé suivre avec plus d'intérêt encore et mieux apprécier l'illustre prédicateur, termine ainsi ses fidèles comptes rendus de la station quadragésimale :

" Magnifique et vraiment grandiose le spectacle qu'offrait hier Notre-Dame, avec ses riches décorations, ses somptueux ornements, ses élégantes oriflammes, ses illuminations féeriques, mais surtout avec sa parure d'un genre à part et qui lui est exclusivement propre, aux jours des grandes solennités : nous voulons parler de cette incomparable parure vivante de plus de dix mille personnes qu'elle revêtait hier, au milieu des chants joyeux de l'*Alléluia* pascal, pour clore son inoubliable et si fructueuse station de carême.

" Dans sa conférence de clôture d'hier

après-midi, M. le chanoine de Montigny n'a fait que soutenir, et consolider même, par le brillant coloris et la vive allure de sa phraséologie ainsi que par l'expansion et la vie de son débit, sa réputation incontestée d'orateur sacré éminent et infatigable.

" Loin de se ressentir, comme on aurait pu s'y attendre, des fatigues inséparables de la prédication de toute une retraite et de celle de la Passion, on eût dit réellement que sa voix y avait puisé, au contraire, un regain de vigueur et de sonorité. Servie par des poumons qu'on dirait d'acier, elle retentissait, hier, plus forte, plus solennelle, plus éloquente que jamais.

" Aussi est-ce avec un véritable sentiment de regret que nous avons vu l'excellent orateur de Notre-Dame descendre, hier, de la chaire sacrée pour la dernière fois.

" Ce nous était une si douce jouissance d'entendre cette parole faite de feu et inspirée par un cœur d'apôtre, qu'il nous fait

peine de la voir rentrer désormais dans le silence, après avoir jeté dans nos âmes, avec la semence divine, l'admiration et l'enthousiasme."

Outre les notables du banc d'œuvre, l'honorable J.-D. Rolland, MM. A.-L. de Martigny et L.-H. Hébert, on remarquait dans l'auditoire un nombre considérable de représentants de la magistrature, du commerce, de la finance et du barreau.

Les médecins et les avocats semblaient s'être donné rendez-vous.

La réputation d'orateur du conférencier avait aussi amené cette fois au pied de la chaire de Notre-Dame le séminaire de philosophie et les élèves de rhétorique du collège de Montréal.

Après le sermon, eut lieu le salut solennel du T. S. Sacrement, qui fut donné par M. Colin, supérieur du séminaire.

***

Terminons ce que nous venons de dire dans cette brochure, par un souvenir et un conseil pratique.

On rapporte que M. Jules Simon, après une éloquente allocution du Père Lacordaire, donnée au collège Saint-Stanislas, de Paris, disait du grand orateur chrétien de ce siècle : *Même sorti de la chapelle, on l'écoutait encore.*

Nous aussi, catholiques de cette ville, qui sommes venus en foule, avec tant d'assiduité et d'édification, entendre notre éloquent et sympathique conférencier de Notre-Dame, puissions-nous tous, maintenant qu'il est parti et nous a quittés, continuer à l'écouter encore et toujours, en mettant en pratique tout ce qu'il nous a enseigné et si bien dit.



TABLE DES MATIÈRES